

FERNAND SEVERIN

Charles van Lerberghe

Esquisse d'une Biographie



PUBLICATIONS

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES

BRUXELLES

ML

A

1002

Charles van Lerberghe

Esquisse d'une Biographie



ML

A

1002

Charles van Lerberghe

Esquisse d'une Biographie



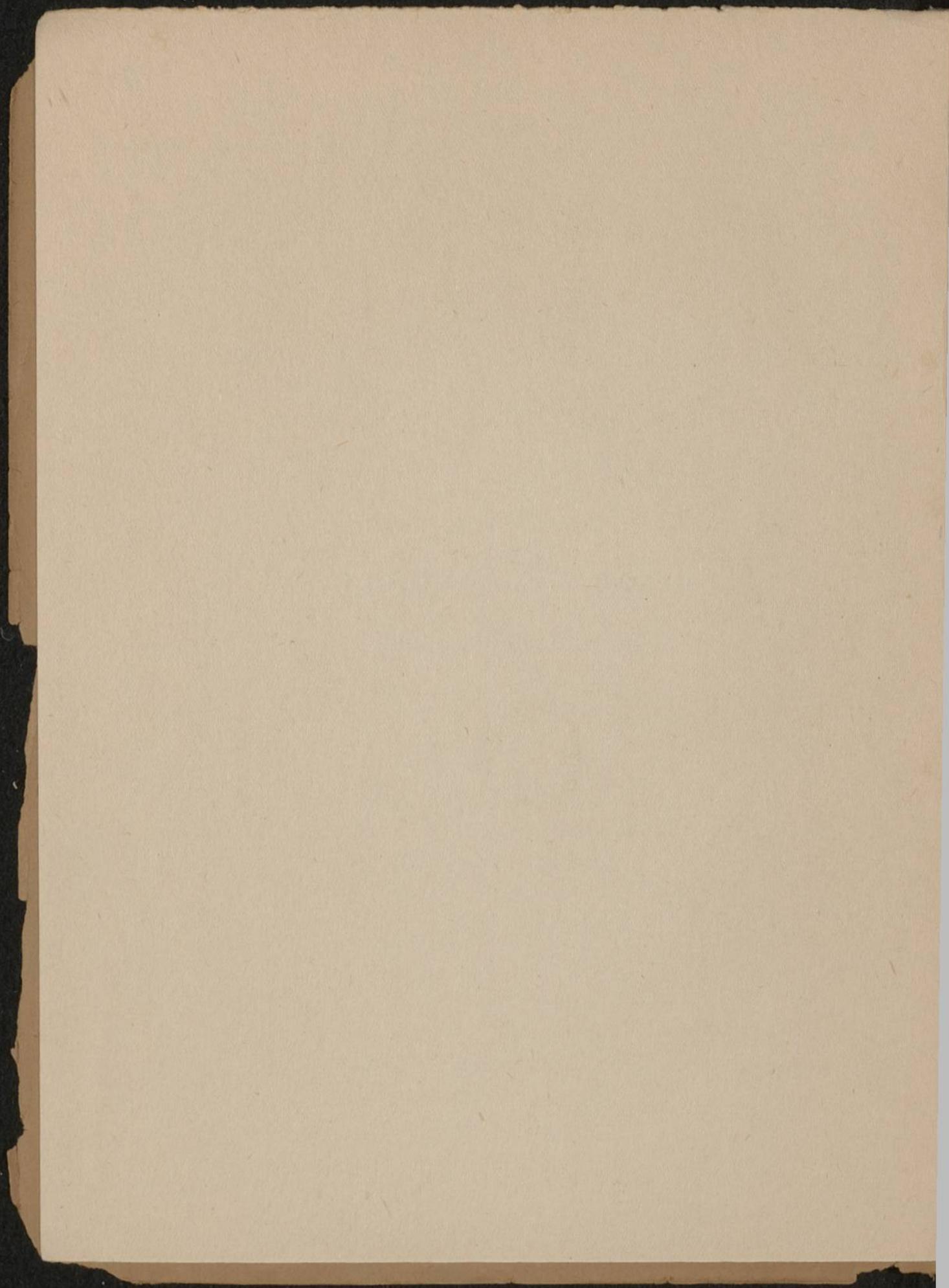
FERNAND SEVERIN

Charles van Lerberghe

Esquisse d'une Biographie



PUBLICATIONS
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES
BRUXELLES



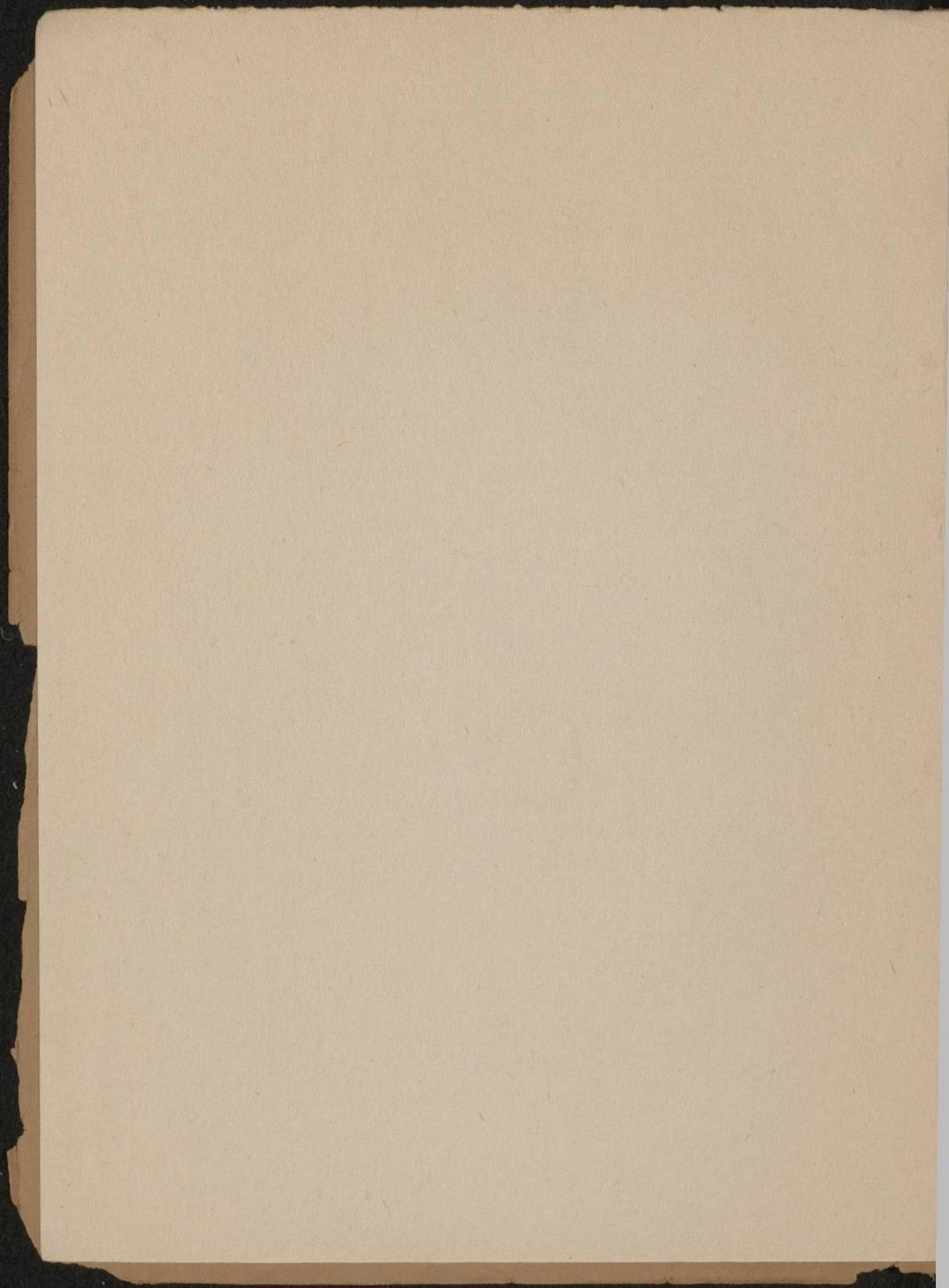
FERNAND SEVERIN

Charles van Lerberghe

Esquisse d'une Biographie



PUBLICATIONS
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES
BRUXELLES



CHARLES VAN LERBERGHE

Esquisse d'une Biographie

Lecture faite en séance du 14 décembre 1921,
par M. Fernand SEVERIN, membre de l'Académie.

... Et sa voix divine a chanté,
En son mystérieux langage,
Le doux songe de la beauté,
A travers de pâles images.
Entrevisions. La Survenue.

L'enfance et l'adolescence de Charles van Lerberghe me sont, je l'avoue, mal connues. Je sais peu de chose de ses premières années, qui s'écoulèrent à Gand, dans la maison du boulevard du Jardin Zoologique où il était né le 21 octobre 1861, et dans le petit hôtel du Rempart Saint-Jean, adossé à l'Escaut, que sa famille habita ensuite. Il n'avait que sept ans quand mourut son père, « homme d'études et d'archives, et grand amateur d'estampes ». Peut-être tenait-il de lui ce goût des belles images qui le caractérise entre tous les poètes. Mais il subit plus sûrement l'influence de sa mère, morte quand il avait quatorze ans. N'a-t-on pas dit, au surplus, que les poètes sont surtout les enfants de leur mère ? Madame van Lerberghe était une femme « très religieuse, d'une piété grave et passionnée ». J'imagine qu'il hérita d'elle, avec son exquise sensibilité, cet admirable idéalisme qui survécut chez

BRUXELLES. PALAIS DES ACADÉMIES

LIÈGE. H. VAILLANT CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

CHARLES VAN LERBERGHE

Esquisse d'une Biographie

Lecture faite en séance du 14 décembre 1921,
par M. Fernand SEVERIN, membre de l'Académie.

... Et sa voix divine a chanté,
En son mystérieux langage,
Le doux songe de la beauté,
A travers de pâles images.
Entrevisions. La Survenue.

L'enfance et l'adolescence de Charles van Lerberghe me sont, je l'avoue, mal connues. Je sais peu de chose de ses premières années, qui s'écoulèrent à Gand, dans la maison du boulevard du Jardin Zoologique où il était né le 21 octobre 1861, et dans le petit hôtel du Rempart Saint-Jean, adossé à l'Escaut, que sa famille habita ensuite. Il n'avait que sept ans quand mourut son père, « homme d'études et d'archives, et grand amateur d'estampes ». Peut-être tenait-il de lui ce goût des belles images qui le caractérise entre tous les poètes. Mais il subit plus sûrement l'influence de sa mère, morte quand il avait quatorze ans. N'a-t-on pas dit, au surplus, que les poètes sont surtout les enfants de leur mère ? Madame van Lerberghe était une femme « très religieuse, d'une piété grave et passionnée ». J'imagine qu'il hérita d'elle, avec son exquise sensibilité, cet admirable idéalisme qui survécut chez

BRUXELLES. PALAIS DES ACADÉMIES

LIÈGE. H. VAILLANT CARMANNE, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE

il le rêvait semblable à son home de la rue du Poivre. En 1900, cette maison, qui avait passé à de nouveaux propriétaires, fut démolie. Le poète l'apprit et s'en réjouit : ainsi du moins ses chers souvenirs ne seraient pas profanés.

Les jours vécus là par van Lerberghe furent bénis entre tous : il y reçut la révélation de la poésie. Il professait alors une vive admiration pour Sully-Prudhomme. « Il n'y a pas de poète, devait-il écrire plus tard, que j'aie préféré, dans ma jeunesse, à Sully-Prudhomme : je n'ai jamais contrefait personne si naturellement ». (1894). Il écrivit à cette époque, et sans doute sous cette influence, une centaine de « naïfs sonnets » où dominait, d'après Rodenbach, à qui il les communiqua, un sentiment de résignation bien caractéristique chez lui. Aux Parnassiens succédèrent tout naturellement les Symbolistes. Il découvrit Mallarmé. L'obscurité de ce poète n'était pas pour le décourager. Au contraire. Nous verrons même que van Lerberghe finit par considérer l'obscurité comme une des conditions de sa propre poésie. Il admira toujours l'*Après-midi d'un Faune*, et il fut, pendant quelque temps du moins, un disciple fidèle de Mallarmé.

Vers la fin de sa vie, le poète évoquait parfois ses premiers essais avec un mépris dont l'expression, en son outrance, est amusante. Dans une lettre datée d'avril 1903, il les compare aux poèmes qu'Arthur Rimbaud, le « Shakspeare enfant », écrivit avant sa vingtième année : « Quand je pense, s'écrie-t-il, quelle abominable bourrique j'étais à cet âge ! »

On ne connaît son bonheur qu'après l'avoir perdu. Au temps où il était heureux dans sa maison de la rue du Poivre, van Lerberghe rêvait banalement d'aller vivre en garni à Montmartre. Il fit même, vers 1886, avec ses amis Maeterlinck et

lui à la perte de la foi chrétienne, et qui souvent prenait une forme religieuse. L'enseignement qu'il reçut chez les Jésuites du Collège Sainte-Barbe agit peut-être, pendant quelque temps, dans le sens de l'éducation maternelle. Il semble du moins certain qu'il développa en lui le goût de la littérature et contribua à faire de lui un poète. Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy, qui furent ses amis et ses condisciples au Collège Sainte-Barbe, pourront, le jour où ils rassembleront leurs souvenirs, nous instruire sur son adolescence, sur ses premières admirations littéraires, sur l'éveil de sa vocation poétique. On trouvera, en attendant, quelques renseignements précieux dans la pénétrante étude que le poète Albert Mockel a consacrée, en 1904, à l'auteur de la *Chanson d'Eve*.

Au reste, le petit travail qu'on va lire ne prétend être ni une biographie complète, ni surtout une critique littéraire approfondie. Il me suffira de raconter la vie de van Lerberghe à partir du jour où nous devînmes amis.

Il avait alors vingt-sept ans. Il habitait avec sa jeune sœur une blanche maison de la tranquille rue du Poivre, à Gand. C'est, dans le quartier de la Porte de Bruges, à deux pas de l'ancien Béguinage et non loin de la verdoyante Coupure, un coin caractéristique de province flamande. Toute la jeunesse du poète s'est écoulée dans ce cadre, qui a son charme archaïque. Mon ami m'a parlé souvent, avec émotion, de son confortable logis, de son joli jardin et de son beau cabinet de travail à l'étage, qui, au printemps, dominait la virginale floraison des poiriers et des lilas. Il conservait, des années passées dans cette demeure, où sa vie avait été si heureuse, un souvenir ravi et presque pieux. Lorsque, plus tard, vieux garçon las de la solitude, il aspirait à se créer un intérieur,

il le rêvait semblable à son home de la rue du Poivre. En 1900, cette maison, qui avait passé à de nouveaux propriétaires, fut démolie. Le poète l'apprit et s'en réjouit : ainsi du moins ses chers souvenirs ne seraient pas profanés.

Les jours vécus là par van Lerberghe furent bénis entre tous : il y reçut la révélation de la poésie. Il professait alors une vive admiration pour Sully-Prudhomme. « Il n'y a pas de poète, devait-il écrire plus tard, que j'aie préféré, dans ma jeunesse, à Sully-Prudhomme : je n'ai jamais contrefait personne si naturellement ». (1894). Il écrivit à cette époque, et sans doute sous cette influence, une centaine de « naïfs sonnets » où dominait, d'après Rodenbach, à qui il les communiqua, un sentiment de résignation bien caractéristique chez lui. Aux Parnassiens succédèrent tout naturellement les Symbolistes. Il découvrit Mallarmé. L'obscurité de ce poète n'était pas pour le décourager. Au contraire. Nous verrons même que van Lerberghe finit par considérer l'obscurité comme une des conditions de sa propre poésie. Il admira toujours *l'Après-midi d'un Faune*, et il fut, pendant quelque temps du moins, un disciple fidèle de Mallarmé.

Vers la fin de sa vie, le poète évoquait parfois ses premiers essais avec un mépris dont l'expression, en son outrance, est amusante. Dans une lettre datée d'avril 1903, il les compare aux poèmes qu'Arthur Rimbaud, le « Shakspeare enfant », écrivit avant sa vingtième année : « Quand je pense, s'écrie-t-il, quelle abominable bourrique j'étais à cet âge ! »

On ne connaît son bonheur qu'après l'avoir perdu. Au temps où il était heureux dans sa maison de la rue du Poivre, van Lerberghe rêvait banalement d'aller vivre en garni à Montmartre. Il fit même, vers 1886, avec ses amis Maeterlinck et

lui à la perte de la foi chrétienne, et qui souvent prenait une forme religieuse. L'enseignement qu'il reçut chez les Jésuites du Collège Sainte-Barbe agit peut-être, pendant quelque temps, dans le sens de l'éducation maternelle. Il semble du moins certain qu'il développa en lui le goût de la littérature et contribua à faire de lui un poète. Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy, qui furent ses amis et ses condisciples au Collège Sainte-Barbe, pourront, le jour où ils rassembleront leurs souvenirs, nous instruire sur son adolescence, sur ses premières admirations littéraires, sur l'éveil de sa vocation poétique. On trouvera, en attendant, quelques renseignements précieux dans la pénétrante étude que le poète Albert Mockel a consacrée, en 1904, à l'auteur de la *Chanson d'Eve*.

Au reste, le petit travail qu'on va lire ne prétend être ni une biographie complète, ni surtout une critique littéraire approfondie. Il me suffira de raconter la vie de van Lerberghe à partir du jour où nous devînmes amis.

Il avait alors vingt-sept ans. Il habitait avec sa jeune sœur une blanche maison de la tranquille rue du Poivre, à Gand. C'est, dans le quartier de la Porte de Bruges, à deux pas de l'ancien Béguinage et non loin de la verdoyante Coupure, un coin caractéristique de province flamande. Toute la jeunesse du poète s'est écoulée dans ce cadre, qui a son charme archaïque. Mon ami m'a parlé souvent, avec émotion, de son confortable logis, de son joli jardin et de son beau cabinet de travail à l'étage, qui, au printemps, dominait la virginale floraison des poiriers et des lilas. Il conservait, des années passées dans cette demeure, où sa vie avait été si heureuse, un souvenir ravi et presque pieux. Lorsque, plus tard, vieux garçon las de la solitude, il aspirait à se créer un intérieur,

On a parlé, à ce propos, de sa « modestie malade ». Il s'agit de s'entendre. Ce que les gens prennent pour de la modestie n'est souvent qu'une forme supérieure de l'orgueil. Un artiste passe communément pour « modeste » s'il a un fier idéal, y tend obstinément et ne se déclare point satisfait aussi longtemps qu'il n'a pu y atteindre. van Lerberghe fut certainement « modeste » dans cette acceptation abusive du mot. Nous pouvons nous étonner, nous profanes, de ce qu'il renie ses premières œuvres, lorsque, les comparant à celles qui vinrent ensuite, nous ne les trouvons pas inférieures. Mais un poète sait toujours mieux que son lecteur ce qu'il a voulu faire et dans quelle mesure il a réussi à le faire.

Il y a une autre sorte de « modestie », qui consiste à repousser, un peu hypocritement, des éloges qu'on sait, au fond, avoir mérités. Oserai-je dire que ce sentiment ne fut pas tout à fait étranger à mon ami ? A plus d'une reprise, sa correspondance en témoigne, son naturel farouche le fit protester contre des témoignages trop exubérants d'admiration. Il était alors modeste par timidité, modeste comme peut l'être une sensitive.

A partir du moment où il prend part au mouvement littéraire belge, van Lerberghe abandonne, semble-t-il, son projet d'aller vivre à Paris. Vers 1890, il quitte même sa ville natale et s'établit à Schaerbeek, au premier étage d'une maison de la rue Rogier, dont le rez-de-chaussée était occupé par une épicerie. Cet appartement, à coup sûr, ne valait pas sa maison de la rue du Poivre... L'émigration du poète à Bruxelles marque, dans sa vie, un moment décisif, qu'il évoquera plus d'une fois avec mélancolie. Il a quitté Gand, remarquons-le, sans esprit de retour. Où va-t-il s'établir ? Tout d'abord il n'en a qu'une

Le Roy, un premier séjour à Paris, où il rencontra quelques jeunes écrivains français ; et des poèmes de lui parurent dans la *Pléiade*, petite revue d'avant-garde, que dirigeait Rodolphe Darzens... Mais peu de temps après, Georges Rodenbach, dans un article de la *Jeune Belgique*, présentait au public, avec la complaisante autorité d'un écrivain arrivé, les trois jeunes poètes gantois, van Lerberghe, Maeterlinck et Le Roy, qui collaborèrent désormais à la revue. De telles recrues étaient, pour la *Jeune*, un sérieux renfort. Les Gantois, pourtant, se tinrent un peu en marge du mouvement « jeune belge », dont ils désapprouvaient certaines tendances ; et finalement ils s'en détachèrent.

Le *Parnasse de la Jeune Belgique* (1887) contient la plupart, sauf erreur, des petites pièces publiées précédemment par van Lerberghe dans la *Pléiade* et, en outre, un long fragment de poème inédit, en alexandrins, *Solyane*, où l'influence mallarméenne me semble particulièrement sensible. Albert Giraud trouva, pour caractériser l'auteur de ces vers, un mot souvent cité depuis : « le poète au crayon d'or ».

A partir de 1888, van Lerberghe collabore aussi à la *Wallonie*, la vaillante revue liégeoise, fondée par Mockel, qui était chez nous l'organe du mouvement symboliste. Il y publiait parfois des vers, plus souvent de la prose, études critiques, légendes ou contes, que, dans son anglomanie, il appelait volontiers *tales*. Au reste, le poète, à l'époque où nous nous rencontrâmes, s'était pris de dégoût pour ses premiers vers, qu'il reniait, en bloc. Ce n'étaient pourtant pas des *juvenilia* que *Solyane* et les autres pièces parues dans le *Parnasse*. Ecrits par van Lerberghe vers l'âge de vingt-cinq ans, ces poèmes étaient d'un admirable artiste et, souvent déjà, d'un maître.

On a parlé, à ce propos, de sa « modestie malade ». Il s'agit de s'entendre. Ce que les gens prennent pour de la modestie n'est souvent qu'une forme supérieure de l'orgueil. Un artiste passe communément pour « modeste » s'il a un fier idéal, y tend obstinément et ne se déclare point satisfait aussi longtemps qu'il n'a pu y atteindre. van Lerberghe fut certainement « modeste » dans cette acceptation abusive du mot. Nous pouvons nous étonner, nous profanes, de ce qu'il renie ses premières œuvres, lorsque, les comparant à celles qui vinrent ensuite, nous ne les trouvons pas inférieures. Mais un poète sait toujours mieux que son lecteur ce qu'il a voulu faire et dans quelle mesure il a réussi à le faire.

Il y a une autre sorte de « modestie », qui consiste à repousser, un peu hypocritement, des éloges qu'on sait, au fond, avoir mérités. Oserai-je dire que ce sentiment ne fut pas tout à fait étranger à mon ami ? A plus d'une reprise, sa correspondance en témoigne, son naturel farouche le fit protester contre des témoignages trop exubérants d'admiration. Il était alors modeste par timidité, modeste comme peut l'être une sensitive.

A partir du moment où il prend part au mouvement littéraire belge, van Lerberghe abandonne, semble-t-il, son projet d'aller vivre à Paris. Vers 1890, il quitte même sa ville natale et s'établit à Schaerbeek, au premier étage d'une maison de la rue Rogier, dont le rez-de-chaussée était occupé par une épicerie. Cet appartement, à coup sûr, ne valait pas sa maison de la rue du Poivre... L'émigration du poète à Bruxelles marque, dans sa vie, un moment décisif, qu'il évoquera plus d'une fois avec mélancolie. Il a quitté Gand, remarquons-le, sans esprit de retour. Où va-t-il s'établir ? Tout d'abord il n'en a qu'une

Le Roy, un premier séjour à Paris, où il rencontra quelques jeunes écrivains français ; et des poèmes de lui parurent dans la *Pléiade*, petite revue d'avant-garde, que dirigeait Rodolphe Darzens... Mais peu de temps après, Georges Rodenbach, dans un article de la *Jeune Belgique*, présentait au public, avec la complaisante autorité d'un écrivain arrivé, les trois jeunes poètes gantois, van Lerberghe, Maeterlinck et Le Roy, qui collaborèrent désormais à la revue. De telles recrues étaient, pour la *Jeune*, un sérieux renfort. Les Gantois, pourtant, se tinrent un peu en marge du mouvement « jeune belge », dont ils désapprouvaient certaines tendances ; et finalement ils s'en détachèrent.

Le *Parnasse de la Jeune Belgique* (1887) contient la plupart, sauf erreur, des petites pièces publiées précédemment par van Lerberghe dans la *Pléiade* et, en outre, un long fragment de poème inédit, en alexandrins, *Solyane*, où l'influence mallarméenne me semble particulièrement sensible. Albert Giraud trouva, pour caractériser l'auteur de ces vers, un mot souvent cité depuis : « le poète au crayon d'or ».

A partir de 1888, van Lerberghe collabore aussi à la *Waltonie*, la vaillante revue liégeoise, fondée par Mockel, qui était chez nous l'organe du mouvement symboliste. Il y publiait parfois des vers, plus souvent de la prose, études critiques, légendes ou contes, que, dans son anglomanie, il appelait volontiers *tales*. Au reste, le poète, à l'époque où nous nous rencontrâmes, s'était pris de dégoût pour ses premiers vers, qu'il reniait, en bloc. Ce n'étaient pourtant pas des *juvenilia* que *Solyane* et les autres pièces parues dans le *Parnasse*. Ecrits par van Lerberghe vers l'âge de vingt-cinq ans, ces poèmes étaient d'un admirable artiste et, souvent déjà, d'un maître.

Il vécut à Bruxelles comme il avait dû vivre à Gand, et, selon ses propres termes, « de la vie d'un provincial » : un peu à l'écart, voyant quelques amis, qui n'étaient pas tous littérateurs, en des soirées intimes dont le charme était surtout fait de cordialité ; visitant les expositions d'art jeune, où des tendances nouvelles, impressionnisme, luminisme, pointillisme, symbolisme, se manifestaient à cette époque ; allant au théâtre quand cela en valait la peine : c'était, pour les Bruxellois, le temps de l'initiation wagnérienne et ibsénienne ; évitant d'ordinaire les cénacles d'écrivains et d'artistes, où sa timidité se sentait décidément mal à l'aise. Il collaborait de loin en loin à la *Jeune Belgique*. Mais il n'osait guère affronter la *Jeune* dans son repaire, qui était alors l'arrière-salle du café Sésino.

Dans ce temps-là, je faisais, à l'Université de Bruxelles, le doctorat en philosophie et lettres. Jugeant, avec quelque naïveté peut-être, que ces études étaient très propres à former un écrivain, et désireux, au fond, de me procurer un agréable condisciple, j'engageai vivement van Lerberghe à suivre mon exemple. Je n'eus pas de peine à le persuader. Le poète se disait « dégoûté de sa littérature » et sans doute crut-il voir, comme moi, dans ces études littéraires et philosophiques, un moyen de renouvellement et de progrès. De plus il estima certainement que le titre de docteur, en lui ouvrant la carrière professorale, pourrait lui fournir un supplément de ressources le jour où ses revenus ne suffiraient plus à sa subsistance. Double illusion. van Lerberghe n'utilisa jamais son parchemin. Il était si naïvement consciencieux qu'il n'aurait pu, on devait le voir un jour, s'acquitter d'aucune

idée vague... Dans les endroits du monde où il croira trouver le bonheur, où il pourra se développer en tant que poète. Selon ses propres termes, il vivra désormais en « vagabond », en « nomade ». Il ne se fixera nulle part, et son installation à Bruxelles est toute provisoire. « Je ne puis m'accoutumer à vivre à Schaerbeek, m'écrit-il, autrement qu'en voyage ». (Décembre 1892). Remarquons aussi que ce poète est, parmi nos gens de lettres, un des rares qui se soient voués exclusivement à la littérature. Il possède à Gand quelques maisons dont le revenu lui permet à peu près de vivre, et qu'il appelle, gentiment, ses « barraques alimentaires ». Il n'est pas forcé de demander sa subsistance au journalisme, au professorat, aux emplois publics, ni à la littérature elle-même. Il ne sera que poète, le plus libre et le plus exclusif des poètes.

Je tâche d'esquisser un portrait de van Lerberghe tel qu'il m'est apparu au cours d'une longue fréquentation. C'était un garçon timide, timide jusqu'à la gaucherie, avec des audaces de pensée qui, peu à peu, ne firent que croître; doux, d'une douceur qui n'excluait pas un tranquille entêtement; tendre, avec des pudeurs étranges qu'il attribuait à sa qualité de Flamand, d'une tendresse qui s'exprimait plutôt par écrit que de vive voix. Il y avait chez lui un fond de tristesse et de résignation que ses intimes furent seuls à connaître. « Je ne suis jamais joyeux au dedans, jamais, hélas! jamais. » (6 septembre 1893). Rien d'élégiaque cependant; au contraire, une légèreté charmante, un aimable penchant à ne pas se gober et même à se blaguer; un goût marqué pour la farce, un humour singulier et, à l'en croire, bien gantois, qui s'exprima dans certaines de ses œuvres. Il avait des insouciances d'enfant, des délicatesses de jeune fille. C'était une nature originale et exquise.

Il vécut à Bruxelles comme il avait dû vivre à Gand, et, selon ses propres termes, « de la vie d'un provincial » : un peu à l'écart, voyant quelques amis, qui n'étaient pas tous littérateurs, en des soirées intimes dont le charme était surtout fait de cordialité ; visitant les expositions d'art jeune, où des tendances nouvelles, impressionnisme, luminisme, pointillisme, symbolisme, se manifestaient à cette époque ; allant au théâtre quand cela en valait la peine : c'était, pour les Bruxellois, le temps de l'initiation wagnérienne et ibsénienne ; évitant d'ordinaire les cénacles d'écrivains et d'artistes, où sa timidité se sentait décidément mal à l'aise. Il collaborait de loin en loin à la *Jeune Belgique*. Mais il n'osait guère affronter la *Jeune* dans son repaire, qui était alors l'arrière-salle du café Sésino.

Dans ce temps-là, je faisais, à l'Université de Bruxelles, le doctorat en philosophie et lettres. Jugeant, avec quelque naïveté peut-être, que ces études étaient très propres à former un écrivain, et désireux, au fond, de me procurer un agréable condisciple, j'engageai vivement van Lerberghe à suivre mon exemple. Je n'eus pas de peine à le persuader. Le poète se disait « dégoûté de sa littérature » et sans doute crut-il voir, comme moi, dans ces études littéraires et philosophiques, un moyen de renouvellement et de progrès. De plus il estima certainement que le titre de docteur, en lui ouvrant la carrière professorale, pourrait lui fournir un supplément de ressources le jour où ses revenus ne suffiraient plus à sa subsistance. Double illusion. van Lerberghe n'utilisa jamais son parchemin. Il était si naïvement consciencieux qu'il n'aurait pu, on devait le voir un jour, s'acquitter d'aucune

idée vague... Dans les endroits du monde où il croira trouver le bonheur, où il pourra se développer en tant que poète. Selon ses propres termes, il vivra désormais en « vagabond », en « nomade ». Il ne se fixera nulle part, et son installation à Bruxelles est toute provisoire. « Je ne puis m'accoutumer à vivre à Schaerbeek, m'écrit-il, autrement qu'en voyage ». (Décembre 1892). Remarquons aussi que ce poète est, parmi nos gens de lettres, un des rares qui se soient voués exclusivement à la littérature. Il possède à Gand quelques maisons dont le revenu lui permet à peu près de vivre, et qu'il appelle, gentiment, ses « barraques alimentaires ». Il n'est pas forcé de demander sa subsistance au journalisme, au professorat, aux emplois publics, ni à la littérature elle-même. Il ne sera que poète, le plus libre et le plus exclusif des poètes.

Je tâche d'esquisser un portrait de van Lerberghe tel qu'il m'est apparu au cours d'une longue fréquentation. C'était un garçon timide, timide jusqu'à la gaucherie, avec des audaces de pensée qui, peu à peu, ne firent que croître; doux, d'une douceur qui n'excluait pas un tranquille entêtement; tendre, avec des pudeurs étranges qu'il attribuait à sa qualité de Flamand, d'une tendresse qui s'exprimait plutôt par écrit que de vive voix. Il y avait chez lui un fond de tristesse et de résignation que ses intimes furent seuls à connaître. « Je ne suis jamais joyeux au dedans, jamais, hélas! jamais. » (6 septembre 1893). Rien d'élégiaque cependant; au contraire, une légèreté charmante, un aimable penchant à ne pas se gober et même à se blaguer; un goût marqué pour la farce, un humour singulier et, à l'en croire, bien gantois, qui s'exprima dans certaines de ses œuvres. Il avait des insouciances d'enfant, des délicatesses de jeune fille. C'était une nature originale et exquise.

van Lerberghe devait se rappeler toujours telles idylles du dernier de ces poètes, les *Thalysies*, notamment, dont il parlait, longtemps après avoir quitté l'université, avec un véritable enthousiasme.

Mais mon ami était d'une extrême timidité et manquait totalement de confiance en lui-même. La perspective des examens à subir dépouillait pour lui de tout leur intérêt ces études entreprises d'ailleurs à un âge, (trente ans), où l'on ne s'assied plus guère sur les bancs d'école. J'ose ajouter qu'il ne trouvait pas dans tous ses professeurs des maîtres également dignes de lui. Je pourrais en citer un, (il a quitté depuis longtemps l'université), dont les cours, très importants, étaient d'une scandaleuse insuffisance, et qui, au début du moins, témoigna au pauvre van Lerberghe une antipathie bien faite pour le rebuter.

Je quittai l'université trois ans avant mon ami et devins, en janvier 1892, professeur au petit collège communal de Virton. Si l'on excepte quelques lettres échangées précédemment, c'est de cette époque que date notre longue correspondance. Au début van Lerberghe me contait ses misères d'étudiant, le zèle qu'il mettait à de fastidieuses études, les craintes que lui inspirait l'examen et son ardente impatience d'en finir. Dès qu'il aurait conquis ses grades, il partirait ! Déjà il rêvait de visiter Londres, l'Allemagne, l'Italie. Encore une fois, ce n'était pas à titre définitif qu'il s'était établi à Bruxelles. Seules ses études universitaires lui avaient fait prolonger son séjour dans cette ville. En même temps, il regrettait d'avoir négligé la littérature dans un décevant espoir de renouvellement littéraire. Il déclara plus tard n'avoir pas écrit, pendant ses trois années d'université, plus de cinquante vers. Je me

fonction sans renoncer à la poésie. En outre, il ne semble pas qu'il ait beaucoup profité, comme poète, de ses études universitaires. Ce n'est pas à l'Université de Bruxelles, c'est dans l'intimité de son cabinet de travail, à Schaerbeek, puis à Londres, à Bouillon, à Berlin, à Munich, à Paris et surtout à Rome, par de libres études et la contemplation prolongée des chefs-d'œuvre, que le poète acquit sa haute culture.

Nous avons pour condisciple, en « philosophie », une gracieuse et intelligente jeune fille, avec qui, ses études finies, van Lerberghe entretint d'agréables relations d'amitié. Sa présence mettait dans l'atmosphère, toujours un peu grossière, d'une salle de cours, un charme auquel nous étions très sensibles.

Les cours eux-mêmes avaient parfois leur attrait. Le poète se souvenait avec gratitude du philosophe G. Tiberghien, dont il aimait le noble idéalisme, tout en répudiant sa métaphysique surannée. Mais le mieux écouté de nos maîtres était l'helléniste Alph. Willems, chez qui une sérieuse érudition et un esprit original s'unissaient à un goût littéraire assez rare en Belgique. Ce professeur était visiblement heureux de compter parmi ses élèves deux poètes. Je crois l'entendre encore, lorsque quittant la chaire, sa longue chevelure au vent, après l'explication enthousiaste de quelque ode de Pindare, il nous interpellait : « Que pensez-vous de cela, messieurs les poètes ? Est-ce assez beau ! Est-ce assez grand ! » Le fait est que, plus d'une fois, la magnificence de Pindare, interprété par Willems, nous impressionna. Cependant, nos préférences n'allaient pas au poète thébain. On lisait aussi, en doctorat, Euripide et Théocrite, et notre admiration, alors, était plus spontanée.

van Lerberghe devait se rappeler toujours telles idylles du dernier de ces poètes, les *Thalysies*, notamment, dont il parlait, longtemps après avoir quitté l'université, avec un véritable enthousiasme.

Mais mon ami était d'une extrême timidité et manquait totalement de confiance en lui-même. La perspective des examens à subir dépouillait pour lui de tout leur intérêt ces études entreprises d'ailleurs à un âge, (trente ans), où l'on ne s'assied plus guère sur les bancs d'école. J'ose ajouter qu'il ne trouvait pas dans tous ses professeurs des maîtres également dignes de lui. Je pourrais en citer un, (il a quitté depuis longtemps l'université), dont les cours, très importants, étaient d'une scandaleuse insuffisance, et qui, au début du moins, témoigna au pauvre van Lerberghe une antipathie bien faite pour le rebuter.

Je quittai l'université trois ans avant mon ami et devins, en janvier 1892, professeur au petit collège communal de Virton. Si l'on excepte quelques lettres échangées précédemment, c'est de cette époque que date notre longue correspondance. Au début van Lerberghe me contait ses misères d'étudiant, le zèle qu'il mettait à de fastidieuses études, les craintes que lui inspirait l'examen et son ardente impatience d'en finir. Dès qu'il aurait conquis ses grades, il partirait ! Déjà il rêvait de visiter Londres, l'Allemagne, l'Italie. Encore une fois, ce n'était pas à titre définitif qu'il s'était établi à Bruxelles. Seules ses études universitaires lui avaient fait prolonger son séjour dans cette ville. En même temps, il regrettait d'avoir négligé la littérature dans un décevant espoir de renouvellement littéraire. Il déclara plus tard n'avoir pas écrit, pendant ses trois années d'université, plus de cinquante vers. Je me

fonction sans renoncer à la poésie. En outre, il ne semble pas qu'il ait beaucoup profité, comme poète, de ses études universitaires. Ce n'est pas à l'Université de Bruxelles, c'est dans l'intimité de son cabinet de travail, à Schaerbeek, puis à Londres, à Bouillon, à Berlin, à Munich, à Paris et surtout à Rome, par de libres études et la contemplation prolongée des chefs-d'œuvre, que le poète acquit sa haute culture.

Nous avons pour condisciple, en « philosophie », une gracieuse et intelligente jeune fille, avec qui, ses études finies, van Lerberghe entretint d'agréables relations d'amitié. Sa présence mettait dans l'atmosphère, toujours un peu grossière, d'une salle de cours, un charme auquel nous étions très sensibles.

Les cours eux-mêmes avaient parfois leur attrait. Le poète se souvenait avec gratitude du philosophe G. Tiberghien, dont il aimait le noble idéalisme, tout en répudiant sa métaphysique surannée. Mais le mieux écouté de nos maîtres était l'helléniste Alph. Willems, chez qui une sérieuse érudition et un esprit original s'unissaient à un goût littéraire assez rare en Belgique. Ce professeur était visiblement heureux de compter parmi ses élèves deux poètes. Je crois l'entendre encore, lorsque quittant la chaire, sa longue chevelure au vent, après l'explication enthousiaste de quelque ode de Pindare, il nous interpellait : « Que pensez-vous de cela, messieurs les poètes ? Est-ce assez beau ! Est-ce assez grand ! » Le fait est que, plus d'une fois, la magnificence de Pindare, interprété par Willems, nous impressionna. Cependant, nos préférences n'allaient pas au poète thébain. On lisait aussi, en doctorat, Euripide et Théocrite, et notre admiration, alors, était plus spontanée.

certes ici une foule de choses que le simple paysage des champs ne donne pas, au moins avec cette valeur. L'infini, par exemple, la majesté, la beauté sauvage, la fatalité, l'éternité, la force sublime surtout — enfin Dieu. Cela, c'est la joie suprême. Il arrive un moment où l'on est comme ces enfants qui, en apercevant la mer pour la première fois, battent des mains. Il faut qu'on crie que c'est beau ! à quelque chose, à n'importe quoi... et comme on n'a personne, on le crie au ciel. C'est une prière alors. On en a soudain conscience. On en comprend toute la sincérité et l'amour, et c'est là peut-être la récompense. Ce sont des moments uniques, vraiment célestes... » On constate avec quelque surprise, en lisant de telles pages, que l'auteur de *Pan* avait une âme religieuse. Cette constatation s'impose à plus d'un endroit de sa correspondance, notamment dans les lettres relatives à la cathédrale de Cologne, à la Passion d'Oberammergau, aux Catacombes de Rome. Quand on dépouille une religion des pratiques, des formules, des croyances dont elle s'est chargée au cours des siècles et qui, à elles seules, composent souvent, pour le commun des fidèles, toute la religion, on trouve un sentiment simple, naïf et profond. Ce sentiment, qui est l'âme de la religion, van Lerberghe l'éprouvait avec force. Telles pages de sa correspondance sont aussi chrétiennes, au sens supérieur du mot, que d'autres, les plus nombreuses d'ailleurs, sont païennes ou panthéistes.

C'est en juillet 1894 que van Lerberghe termina son doctorat en philosophie et lettres. Il se trouva qu'il avait, à cette époque, à peu près de quoi vivre, et il ne songea guère, pour l'instant, à tirer parti de son diplôme. Il adressa cependant

sens responsable jusqu'à un certain point, je l'avoue, de ce long silence d'un admirable poète.

Plusieurs années de suite, de 1891 à 1896, sauf erreur, van Lerberghe fit un séjour, vers l'arrière-été, dans la maison de campagne que sa sœur, mariée depuis quelque temps, habitait, avec sa nouvelle famille, à Winxele, près de Louvain. De la station de Velthem, qui dessert le village de Winxele, on découvre la blanche façade de cette maison au sommet d'un coteau qui s'élève vers le sud. Elle est d'un type ancien, simple et assez basse, et domine un vaste horizon de plaines. Par derrière s'étend un grand jardin suivi d'un verger et, je crois, d'un bois de sapins. Les jours passés à Winxele furent pour van Lerberghe, selon son expression, « une oasis dans sa vie ». Jusqu'à la fin, il devait garder la nostalgie de ce jardin comme d'un lieu où il avait été heureux et où, chose rare, il avait eu parfois conscience de l'être. Rien de plus étrange que les impressions reçues là par le poète. La vue du paysage, de l'horizon, du ciel, à l'heure du couchant surtout, le plongeait dans une sorte de somnolence extatique, pressentie, semble-t-il, en un de ses contes, la *Grâce du Sommeil*. Le sentiment de la nature ne pouvait manquer de prendre, dans cette âme originale, des formes singulières.

Souvent aussi, vers la même époque, il passait quelques semaines de l'été sur le littoral, à Blankenberghe ou à Middelkerke. Nul poète n'aima la mer plus que ce Flamand. Il passait ses journées à la contempler, à l'adorer, et, pour user de ses propres termes, il l'*interrogeait*, il la *priait*. Les lignes suivantes, extraites d'une lettre écrite de Blankenberghe en 1891, me paraissent, à cet égard, assez significatives : « On perçoit

certes ici une foule de choses que le simple paysage des champs ne donne pas, au moins avec cette valeur. L'infini, par exemple, la majesté, la beauté sauvage, la fatalité, l'éternité, la force sublime surtout — enfin Dieu. Cela, c'est la joie suprême. Il arrive un moment où l'on est comme ces enfants qui, en apercevant la mer pour la première fois, battent des mains. Il faut qu'on crie que c'est beau ! à quelque chose, à n'importe quoi... et comme on n'a personne, on le crie au ciel. C'est une prière alors. On en a soudain conscience. On en comprend toute la sincérité et l'amour, et c'est là peut-être la récompense. Ce sont des moments uniques, vraiment célestes... » On constate avec quelque surprise, en lisant de telles pages, que l'auteur de *Pan* avait une âme religieuse. Cette constatation s'impose à plus d'un endroit de sa correspondance, notamment dans les lettres relatives à la cathédrale de Cologne, à la Passion d'Oberammergau, aux Catacombes de Rome. Quand on dépouille une religion des pratiques, des formules, des croyances dont elle s'est chargée au cours des siècles et qui, à elles seules, composent souvent, pour le commun des fidèles, toute la religion, on trouve un sentiment simple, naïf et profond. Ce sentiment, qui est l'âme de la religion, van Lerberghe l'éprouvait avec force. Telles pages de sa correspondance sont aussi chrétiennes, au sens supérieur du mot, que d'autres, les plus nombreuses d'ailleurs, sont païennes ou panthéistes.

C'est en juillet 1894 que van Lerberghe termina son doctorat en philosophie et lettres. Il se trouva qu'il avait, à cette époque, à peu près de quoi vivre, et il ne songea guère, pour l'instant, à tirer parti de son diplôme. Il adressa cependant

sens responsable jusqu'à un certain point, je l'avoue, de ce long silence d'un admirable poète.

Plusieurs années de suite, de 1891 à 1896, sauf erreur, van Lerberghe fit un séjour, vers l'arrière-été, dans la maison de campagne que sa sœur, mariée depuis quelque temps, habitait, avec sa nouvelle famille, à Winxele, près de Louvain. De la station de Velthem, qui dessert le village de Winxele, on découvre la blanche façade de cette maison au sommet d'un coteau qui s'élève vers le sud. Elle est d'un type ancien, simple et assez basse, et domine un vaste horizon de plaines. Par derrière s'étend un grand jardin suivi d'un verger et, je crois, d'un bois de sapins. Les jours passés à Winxele furent pour van Lerberghe, selon son expression, « une oasis dans sa vie ». Jusqu'à la fin, il devait garder la nostalgie de ce jardin comme d'un lieu où il avait été heureux et où, chose rare, il avait eu parfois conscience de l'être. Rien de plus étrange que les impressions reçues là par le poète. La vue du paysage, de l'horizon, du ciel, à l'heure du couchant surtout, le plongeait dans une sorte de somnolence extatique, pressentie, semble-t-il, en un de ses contes, la *Grâce du Sommeil*. Le sentiment de la nature ne pouvait manquer de prendre, dans cette âme originale, des formes singulières.

Souvent aussi, vers la même époque, il passait quelques semaines de l'été sur le littoral, à Blankenberghe ou à Middelkerke. Nul poète n'aima la mer plus que ce Flamand. Il passait ses journées à la contempler, à l'adorer, et, pour user de ses propres termes, il l'*interrogeait*, il la *priait*. Les lignes suivantes, extraites d'une lettre écrite de Blankenberghe en 1891, me paraissent, à cet égard, assez significatives : « On perçoit

tout. Ce culte de la beauté féminine sous une forme infiniment exquise et délicate est un trait qui frappe tout d'abord quiconque lit les vers de van Lerberghe. Les mystérieuses créatures qui passent dans ses poèmes sont presque toutes féminines. (Les paroles qui semblent exprimer ses propres sentiments sont souvent placées dans la bouche d'une jeune fille). Un certain idéal d'ange, de fée ou de nymphe, de « femme enfant », hanta toujours l'imagination de van Lerberghe, fut sa « sylphide ». Qu'il se soit précisé par la contemplation des œuvres quattrocentistes et préraphaélites, ce n'est pas douteux. Mais sans doute ces œuvres mêmes ne l'auraient pas si impérieusement fasciné, si elles n'avaient pas répondu à une aspiration profonde, originelle, congénitale presque. Remarquons aussi que l'idéal féminin de ce Flamand était avant tout un idéal de peintre, plastique et finement sensuel. « Une âme d'ange, dit-il quelque part, ne me ferait pas détourner la tête, si elle n'était pas enveloppée de beauté. »

van Lerberghe rêvait donc d'aller chercher sa sylphide dans les brumes londoniennes. Mais la modicité de ses ressources matérielles le forçait à différer toujours la réalisation de ce rêve. Bientôt il constatait avec inquiétude qu'il s'habituaient à sa vie banale d'appartement et de restaurant, à des fréquentations médiocres, et il craignait de ne pouvoir plus, selon ses propres termes « dépouiller le vieil homme ».

Il lisait beaucoup cependant, et certaines de ses lectures étaient originales. Il découvrait Jacobsen, qu'il admira toujours et qu'il imita parfois. (La pièce intitulée *Identiques*, dans *Entrevisions*, est, de son propre aveu, inspirée de Jacobsen). Il s'enthousiasmait pour le *Journal* de Marie Bashkirtseff, auquel il consacra une étude. Admiration étrange dans

au ministre compétent, par acquit de conscience, une requête qu'il négligea fièrement de faire appuyer, et dont, cela va de soi, le ministre ne tint nul compte. Il garda toujours rancune au Gouvernement de ne pas l'avoir nommé tout de suite, sur ses simples titres, professeur d'athénée.

« Pour le moment, m'écrivait-il, je puis me reposer et attendre. Attendre quoi ? Que le temps passe, et la fortune. » Détail à noter, ce poète employa d'abord ses loisirs reconquis, à lire les philosophes, non pas les métaphysiciens, qu'il déclarait « avoir en horreur, aussi bien que les mystiques », mais les positivistes. En décembre 1894, il m'annonçait pourtant que « ses préoccupations étaient purement littéraires ». C'est sans doute de cette époque que date la première idée d'*Entrevisions*.

Il continuait à mener, dans son faubourg, sa vie tranquille et médiocre de petit rentier célibataire. Des vellétés de voyage le prenaient, de temps à autre, au milieu de ce qu'il appelait une « existence de mollusque ». Il se rappelait, avec des remords, dans quel esprit aventureux il avait un jour quitté la rue du Poivre. Parfois il se demandait, comme naguère, s'il n'irait pas simplement vivre à Paris, où l'appelaient maintenant ses amis Maeterlinck et Mockel. Parfois aussi il rêvait d'aller passer le printemps à Londres et de s'installer ensuite à la campagne ; après quoi il aviserait... En tout cas, il ne s'éterniserait pas à Schaerbeek.

Londres l'attirait surtout, à cause, disait-il, des « fillettes anglaises », dont le charme lui avait été révélé par Rossetti et Burne Jones. Maintes photographies d'œuvres préraphaélites ornaient son cabinet de travail, avec la reproduction d'une madone de Sandro Botticelli qu'il aimait par-dessus

tout. Ce culte de la beauté féminine sous une forme infiniment exquise et délicate est un trait qui frappe tout d'abord quiconque lit les vers de van Lerberghe. Les mystérieuses créatures qui passent dans ses poèmes sont presque toutes féminines. (Les paroles qui semblent exprimer ses propres sentiments sont souvent placées dans la bouche d'une jeune fille). Un certain idéal d'ange, de fée ou de nymphe, de « femme enfant », hanta toujours l'imagination de van Lerberghe, fut sa « sylphide ». Qu'il se soit précisé par la contemplation des œuvres quattrocentistes et préraphaélites, ce n'est pas douteux. Mais sans doute ces œuvres mêmes ne l'auraient pas si impérieusement fasciné, si elles n'avaient pas répondu à une aspiration profonde, originelle, congénitale presque. Remarquons aussi que l'idéal féminin de ce Flamand était avant tout un idéal de peintre, plastique et finement sensuel. « Une âme d'ange, dit-il quelque part, ne me ferait pas détourner la tête, si elle n'était pas enveloppée de beauté. »

van Lerberghe rêvait donc d'aller chercher sa sylphide dans les brumes londoniennes. Mais la modicité de ses ressources matérielles le forçait à différer toujours la réalisation de ce rêve. Bientôt il constatait avec inquiétude qu'il s'habituaient à sa vie banale d'appartement et de restaurant, à des fréquentations médiocres, et il craignait de ne pouvoir plus, selon ses propres termes « dépouiller le vieil homme ».

Il lisait beaucoup cependant, et certaines de ses lectures étaient originales. Il découvrait Jacobsen, qu'il admira toujours et qu'il imita parfois. (La pièce intitulée *Identiques*, dans *Entrevisions*, est, de son propre aveu, inspirée de Jacobsen). Il s'enthousiasmait pour le *Journal* de Marie Bashkirtseff, auquel il consacra une étude. Admiration étrange dans

au ministre compétent, par acquit de conscience, une requête qu'il négligea fièrement de faire appuyer, et dont, cela va de soi, le ministre ne tint nul compte. Il garda toujours rancune au Gouvernement de ne pas l'avoir nommé tout de suite, sur ses simples titres, professeur d'athénée.

« Pour le moment, m'écrivait-il, je puis me reposer et attendre. Attendre quoi ? Que le temps passe, et la fortune. » Détail à noter, ce poète employa d'abord ses loisirs reconquis, à lire les philosophes, non pas les métaphysiciens, qu'il déclarait « avoir en horreur, aussi bien que les mystiques », mais les positivistes. En décembre 1894, il m'annonçait pourtant que « ses préoccupations étaient purement littéraires ». C'est sans doute de cette époque que date la première idée d'*Entrevisions*.

Il continuait à mener, dans son faubourg, sa vie tranquille et médiocre de petit rentier célibataire. Des vellétés de voyage le prenaient, de temps à autre, au milieu de ce qu'il appelait une « existence de mollusque ». Il se rappelait, avec des remords, dans quel esprit aventureux il avait un jour quitté la rue du Poivre. Parfois il se demandait, comme naguère, s'il n'irait pas simplement vivre à Paris, où l'appelaient maintenant ses amis Maeterlinck et Mockel. Parfois aussi il rêvait d'aller passer le printemps à Londres et de s'installer ensuite à la campagne ; après quoi il aviserait... En tout cas, il ne s'éterniserait pas à Schaerbeek.

Londres l'attirait surtout, à cause, disait-il, des « fillettes anglaises », dont le charme lui avait été révélé par Rossetti et Burne Jones. Maintes photographies d'œuvres préraphaélites ornaient son cabinet de travail, avec la reproduction d'une madone de Sandro Botticelli qu'il aimait par-dessus

de langue française consacrée à van Lerberghe). La vanité d'auteur était à peu près étrangère à notre poète. Il raconte cette soirée avec un détachement, un esprit, une verve éminemment sympathiques. Ce petit drame était, parmi ses œuvres de jeunesse, presque la seule qu'il n'eût pas reniée. Il en parlait cependant avec un sentiment où le dédain se mêlait de plus en plus à l'indulgence, et, vers la fin de sa vie, il était bien près de la renier. Le 5 avril 1903, il m'écrivit : « Mes *Flaiteurs*, joués à Berlin, y ont naturellement échoué. Cela m'est complètement indifférent, et je ne sais ce qu'ils ont de s'obstiner à jouer cette chose trop brutale et trop crue, injouable en somme, dont je suis le premier à être agacé. C'est un curieux essai de mes vingt ans... »

Vers la même époque, van Lerberghe eut une de ces aventures aimablement romanesques comme on en compte plusieurs dans sa vie. Il avait rencontré au Parc de Bruxelles une jeune fille qui, selon son impression, « ressemblait à ses images ». Tout de suite, il s'en était épris sans avoir échangé un mot avec elle, pour sa seule beauté, (tout van Lerberghe est là !) et bientôt il avait rêvé d'épouser la radieuse enfant. Les démarches faites par le poète, en vue du mariage, avec un adorable manque de sens pratique, échouent. Cet insuccès désole notre amoureux, et le vexe encore plus qu'il ne le désole. Mais il y a dans la nature de van Lerberghe une légèreté enfantine qui lui fait oublier assez vite ces sortes de mésaventures. Est-ce parce qu'il est foncièrement poète ? Est-ce parce que les événements sublunaires ont moins de réalité, à ses yeux, que ses rêves ? D'ailleurs les *Entrevisions*, proches de l'achèvement, sont là pour le consoler. En même temps il déclare s'intéresser de plus en plus « aux découvertes scientifiques,

son excès, qui semblait reposer sur des affinités et qui prenait presque la forme de l'amour.

Il écrivait aussi des vers et, dès mars 1895, m'annonçait pour la fin de l'année la publication d'un « petit recueil de vers vieux et nouveaux » qu'il intitulerait *Visitations*. Ce recueil est sans doute celui qui parut deux ans plus tard sous le titre d'*Entrevisions*. En fait de « vieux vers », on y retrouve un petit poème paru en 1886 dans la *Pléiade*. Quant aux vers « nouveaux », sans doute devaient-ils être nouveaux en ceci surtout, qu'ils seraient des vers libres.

En septembre 1895, la principale des « barraques alimentaires » de van Lerberghe se trouva vacante et, ses revenus ne suffisant plus à le faire vivre, pour la première fois il songea sérieusement au professorat. Il n'attendait plus rien de la faveur ministérielle, et ce n'est que pour la forme qu'il adressa cette fois, une requête au ministre. (Pendant plusieurs années il persista dans ces sollicitations platoniques, et, à la fin, parla même d'envoyer des requêtes imprimées. 21 septembre 1898). Mais une place de professeur était vacante dans un très modeste collège communal, à Ypres. Le poète la postula. Il dédaigna, cette fois encore, de se faire appuyer, et déclara même aux autorités yproises qu'il n'accepterait d'occuper cette chaire que *sous certaines conditions*. Inutile de dire qu'un autre candidat lui fut préféré.

Tout en se plaignant des difficultés de la vie, il travaillait à ses *Entrevisions*, qui ne marchaient pas mal. Et il lui était donné, en décembre 1895, d'assister à une représentation des *Flaieurs* qu'on avait organisée sans le consulter, lui l'auteur, et dont le récit est une des pages les plus amusantes qu'il ait écrites. (Il figure dans l'*Anthologie des écrivains belges*

de langue française consacrée à van Lerberghe). La vanité d'auteur était à peu près étrangère à notre poète. Il raconte cette soirée avec un détachement, un esprit, une verve éminemment sympathiques. Ce petit drame était, parmi ses œuvres de jeunesse, presque la seule qu'il n'eût pas reniée. Il en parlait cependant avec un sentiment où le dédain se mêlait de plus en plus à l'indulgence, et, vers la fin de sa vie, il était bien près de la renier. Le 5 avril 1903, il m'écrivit : « Mes *Flaieurs*, joués à Berlin, y ont naturellement échoué. Cela m'est complètement indifférent, et je ne sais ce qu'ils ont de s'obstiner à jouer cette chose trop brutale et trop crue, injouable en somme, dont je suis le premier à être agacé. C'est un curieux essai de mes vingt ans... »

Vers la même époque, van Lerberghe eut une de ces aventures aimablement romanesques comme on en compte plusieurs dans sa vie. Il avait rencontré au Parc de Bruxelles une jeune fille qui, selon son impression, « ressemblait à ses images ». Tout de suite, il s'en était épris sans avoir échangé un mot avec elle, pour sa seule beauté, (tout van Lerberghe est là !) et bientôt il avait rêvé d'épouser la radieuse enfant. Les démarches faites par le poète, en vue du mariage, avec un adorable manque de sens pratique, échouent. Cet insuccès désole notre amoureux, et le vexe encore plus qu'il ne le désole. Mais il y a dans la nature de van Lerberghe une légèreté enfantine qui lui fait oublier assez vite ces sortes de mésaventures. Est-ce parce qu'il est foncièrement poète ? Est-ce parce que les événements sublunaires ont moins de réalité, à ses yeux, que ses rêves ? D'ailleurs les *Entrevisions*, proches de l'achèvement, sont là pour le consoler. En même temps il déclare s'intéresser de plus en plus « aux découvertes scientifiques,

son excès, qui semblait reposer sur des affinités et qui prenait presque la forme de l'amour.

Il écrivait aussi des vers et, dès mars 1895, m'annonçait pour la fin de l'année la publication d'un « petit recueil de vers vieux et nouveaux » qu'il intitulerait *Visitations*. Ce recueil est sans doute celui qui parut deux ans plus tard sous le titre d'*Entrevisions*. En fait de « vieux vers », on y retrouve un petit poème paru en 1886 dans la *Pléiade*. Quant aux vers « nouveaux », sans doute devaient-ils être nouveaux en ceci surtout, qu'ils seraient des vers libres.

En septembre 1895, la principale des « barraques alimentaires » de van Lerberghe se trouva vacante et, ses revenus ne suffisant plus à le faire vivre, pour la première fois il songea sérieusement au professorat. Il n'attendait plus rien de la faveur ministérielle, et ce n'est que pour la forme qu'il adressa cette fois, une requête au ministre. (Pendant plusieurs années il persista dans ces sollicitations platoniques, et, à la fin, parla même d'envoyer des requêtes imprimées. 21 septembre 1898). Mais une place de professeur était vacante dans un très modeste collège communal, à Ypres. Le poète la postula. Il dédaigna, cette fois encore, de se faire appuyer, et déclara même aux autorités yproises qu'il n'accepterait d'occuper cette chaire que *sous certaines conditions*. Inutile de dire qu'un autre candidat lui fut préféré.

Tout en se plaignant des difficultés de la vie, il travaillait à ses *Entrevisions*, qui ne marchaient pas mal. Et il lui était donné, en décembre 1895, d'assister à une représentation des *Flaieurs* qu'on avait organisée sans le consulter, lui l'auteur, et dont le récit est une des pages les plus amusantes qu'il ait écrites. (Il figure dans l'*Anthologie des écrivains belges*

Il y a dans mes vers un chœur de jeunes filles qui évolue de page en page et qui est presque *silencieux*, comme celui d'*Orphée*. (J'avais songé au titre de *Images sans paroles*). La beauté, à mes yeux, est aussi toujours plus ou moins voilée. Certaines de mes filles sont un peu de petites Isis. Et parmi les règles d'art que j'ai toujours observées, il y a celle d'Edg. Poe, reprise par Baudelaire, « qu'il n'y a pas de beauté sans une certaine étrangeté », sans un certain air de mystère. Je n'ai pas cherché à faire de l'étrange de parti pris, mais un poème ne me plaît tout à fait que lorsqu'il est à la fois d'une beauté pure, intense et *mystérieuse*. C'est dans ce domaine que je tâtonne à la recherche de tous mes sujets... « aux confins de la vie ». Je crois aussi que toute profonde beauté est mystère, et que ce côté mystérieux est un signe qu'on l'a *entrevue*... » Et, quelques lignes plus loin, il dit encore : « La tendance de tous mes vers, de toute ma vision d'art, est un balbutiement, un murmure d'extase devant la beauté entrevue dans une soudaine lumière — et puis perdue. Les confuses paroles que dut murmurer Psyché au moment où, levant sa lampe, elle aperçut l'amour endormi... »

Le passage suivant, extrait d'une lettre écrite en octobre 1901, c'est-à-dire à l'époque où le poète composait la *Chanson d'Eve*, est encore plus catégorique : « Le petit monde où se meut ma pensée est précisément un monde qui ressemble aux Limbes. Il n'y fait jamais très clair et ce qui y vit ressemble toujours à des ombres. Comment pourrais-je exprimer avec clarté des choses que je ne conçois qu'indistinctes et ne fais qu'entrevoir dans un « lumineux brouillard » ? Tant d'autres ont été clairs. Je ne tiens nullement à l'être. La seule clarté que je recherche, — et vous savez si j'en répands, des flots de soleil,

au courant des idées et des sentiments, à ce qu'on pense, à ce qu'on *entrevoit* ». Il lit Guyau, Ibsen, dont l'idéalisme l'enchanté. Il jouit d'avance des beaux voyages qu'il projette : il se mettrait tout de suite en route, si ses ressources le lui permettaient. En octobre 1897, son livre est achevé. Il en soumet le manuscrit à Maeterlinck, à Mockel, à moi, nous prie de lui en signaler les défauts, de lui proposer des corrections... Il nous consulte au sujet du titre... Il donne ainsi un bel exemple de conscience et de modestie, au sens exact du mot, cette fois.

Je n'analyserai ni *Entrevues* ni *La Chanson d'Eve*. Mes sentiments sur ces ouvrages, que vous avez lus, ou que vous pouvez lire si vous ne les avez pas lus, vous intéresseraient assurément moins que les idées du poète lui-même sur sa poésie. Or voici ce que mon ami m'écrivait le 18 octobre 1897 : « De par mon caractère, mon éducation, les influences subies au collège, (celle de Maeterlinck notamment), mon idéal d'art est autre que le vôtre. Il se peut que ce soit plutôt celui d'un peintre, ou du moins d'un dessinateur, que d'un poète. Je vois en images, en symboles. Il y a peu de symbolistes aussi enracinés que moi. Vous l'avez vu, je ne parle jamais des choses qu'indirectement, par allégories vagues, par suggestions. Pour moi le monde extérieur est une féerie dont je suis le spectateur assez calme. Je ne parle de moi-même qu'avec toutes sortes de réserves et de restrictions, comme si mon existence au point de vue du lecteur — et à mon propre point de vue — n'avait pas grande importance en cette question, et même n'était pas bien sûre. Ce que je recherche exclusivement, c'est la Beauté, et encore une certaine beauté à la grecque, je veux dire qui peut sembler inexpressive et froide

Il y a dans mes vers un chœur de jeunes filles qui évolue de page en page et qui est presque *silencieux*, comme celui d'*Orphée*. (J'avais songé au titre de *Images sans paroles*). La beauté, à mes yeux, est aussi toujours plus ou moins voilée. Certaines de mes filles sont un peu de petites Isis. Et parmi les règles d'art que j'ai toujours observées, il y a celle d'Edg. Poe, reprise par Baudelaire, « qu'il n'y a pas de beauté sans une certaine étrangeté », sans un certain air de mystère. Je n'ai pas cherché à faire de l'étrange de parti pris, mais un poème ne me plaît tout à fait que lorsqu'il est à la fois d'une beauté pure, intense et *mystérieuse*. C'est dans ce domaine que je tâtonne à la recherche de tous mes sujets... « aux confins de la vie ». Je crois aussi que toute profonde beauté est mystère, et que ce côté mystérieux est un signe qu'on l'a *entrevue*... » Et, quelques lignes plus loin, il dit encore : « La tendance de tous mes vers, de toute ma vision d'art, est un balbutiement, un murmure d'extase devant la beauté entrevue dans une soudaine lumière — et puis perdue. Les confuses paroles que dut murmurer Psyché au moment où, levant sa lampe, elle aperçut l'amour endormi... »

Le passage suivant, extrait d'une lettre écrite en octobre 1901, c'est-à-dire à l'époque où le poète composait la *Chanson d'Eve*, est encore plus catégorique : « Le petit monde où se meut ma pensée est précisément un monde qui ressemble aux Limbes. Il n'y fait jamais très clair et ce qui y vit ressemble toujours à des ombres. Comment pourrais-je exprimer avec clarté des choses que je ne conçois qu'indistinctes et ne fais qu'entrevoir dans un « lumineux brouillard » ? Tant d'autres ont été clairs. Je ne tiens nullement à l'être. La seule clarté que je recherche, — et vous savez si j'en répands, des flots de soleil,

au courant des idées et des sentiments, à ce qu'on pense, à ce qu'on *entrevoit* ». Il lit Guyau, Ibsen, dont l'idéalisme l'enchanté. Il jouit d'avance des beaux voyages qu'il projette : il se mettrait tout de suite en route, si ses ressources le lui permettaient. En octobre 1897, son livre est achevé. Il en soumet le manuscrit à Maeterlinck, à Mockel, à moi, nous prie de lui en signaler les défauts, de lui proposer des corrections... Il nous consulte au sujet du titre... Il donne ainsi un bel exemple de conscience et de modestie, au sens exact du mot, cette fois.

Je n'analyserai ni *Entrevues* ni *La Chanson d'Eve*. Mes sentiments sur ces ouvrages, que vous avez lus, ou que vous pouvez lire si vous ne les avez pas lus, vous intéresseraient assurément moins que les idées du poète lui-même sur sa poésie. Or voici ce que mon ami m'écrivait le 18 octobre 1897 : « De par mon caractère, mon éducation, les influences subies au collège, (celle de Maeterlinck notamment), mon idéal d'art est autre que le vôtre. Il se peut que ce soit plutôt celui d'un peintre, ou du moins d'un dessinateur, que d'un poète. Je vois en images, en symboles. Il y a peu de symbolistes aussi enracinés que moi. Vous l'avez vu, je ne parle jamais des choses qu'indirectement, par allégories vagues, par suggestions. Pour moi le monde extérieur est une féerie dont je suis le spectateur assez calme. Je ne parle de moi-même qu'avec toutes sortes de réserves et de restrictions, comme si mon existence au point de vue du lecteur — et à mon propre point de vue — n'avait pas grande importance en cette question, et même n'était pas bien sûre. Ce que je recherche exclusivement, c'est la Beauté, et encore une certaine beauté à la grecque, je veux dire qui peut sembler inexpressive et froide

dans mes vers, oh ! non ! Ce n'est pas dans ma nature de me plaindre, de broyer du noir. » Cette note se retrouve à plus d'un endroit de sa correspondance. « La femme manque trop dans ma vie, m'écrivait-il quelque mois plus tard ; et c'est une privation que je ne supporte, *au point de vue moral, sentimental*, bien entendu, qu'avec peine. »

La femme manque trop dans sa vie... Peu de poètes cependant furent autant que lui obsédés par « l'éternel féminin », quoiqu'il le fût avec toute la délicatesse que cette obsession comporte. L'« histoire sentimentale » de van Lerberghe, qu'on écrirait volontiers si ce n'était là, pour diverses raisons, une tâche délicate, serait un ouvrage d'assez longue haleine. On n'en trouvera ici qu'une esquisse, d'ailleurs incomplète à dessein.

Cet homme timide et doux, ce pur rêveur, avait parfois des moments d'énergie et d'activité. En janvier 1898, Emile Zola publia sa fameuse lettre *J'accuse*. L'affaire Dreyfus, ou, comme on disait simplement l'*Affaire*, passionnait tout le monde, en Belgique autant qu'ailleurs. Un mystérieux comité se forma, le *Comité Zola*, qui se proposait de recueillir dans notre pays des adhésions à la courageuse manifestation du romancier de Médan. Le comité était très actif et les adhésions affluèrent de toutes parts. Beaucoup de gens ignorèrent toujours que le Comité Zola se composait du seul van Lerberghe, enthousiasmé par une cause qu'il jugeait être celle de la justice et de la vérité.

C'est que van Lerberghe était un ardent idéaliste. Ce poète n'avait pas seulement, comme on pouvait le croire, un idéal de beauté, pictural plus encore que poétique, qui nous est assez connu par ses œuvres. Il avait aussi un idéal de sagesse, de vérité, de liberté, de justice sociale... Ces grands mots,

et des matins, et de l'air radieux ! — c'est dans l'atmosphère de mes poèmes... Il est évidemment impossible de parler avec clarté de la plus simple des choses, d'une fleur des champs par exemple, à moins de redire ce qui a été dit de tout temps. Il n'y a que Boileau pour s'imaginer qu'il *conçoit cela* avec clarté. Ce qu'il exprime clairement, c'est l'imbécile étroitesse de sa conception à la portée de tout le monde. D'ailleurs je trouve que cette clarté et cette compréhensibilité qu'on exige de la poésie sont plutôt du domaine des sciences que de la poésie. Ce que je dis n'est pas pour me faire valoir, ni pour m'excuser, mais pour vous faire comprendre que l'obscurité est mon élément. En sortir pour plaire à la Jeune Belgique par exemple, ou à l'école néo-classique (que je déteste plus que tout au monde), ou au Naturalisme, dont je me fiche, n'ayant que peu de rapports avec la vie telle qu'ils l'entendent, serait me condamner à perdre le peu de chose qui fait mon originalité à moi. Et puis la poésie d'un gaillard comme moi, qui vis absolument en dehors du monde, de tout ce qui intéresse ou préoccupe les autres, *de l'amour même*, quoi qu'il semble parfois, une telle poésie ne peut être que lunatique...»

Malgré tout, la grande tristesse de van Lerberghe fut bien d'avoir dû vivre sans amour. Telle de ses lettres, où il se plaint de sa solitude comme homme et comme poète, où il exprime son amour de l'amour, est d'un accent poignant. « C'est une si lamentable chose, m'écrit-il le 18 octobre 1897, que de vivre ainsi sans amour, comme je vis. Il y a des heures où je me prends tellement en pitié ! Vous me reprochez le manque de vie qu'il y a dans mes poèmes. Naturellement, je ne vis pas. Je ne vis qu'en songe. N'allez pas croire que je dédaigne la vie ; je m'en sens exilé, voilà tout. Quant à m'en plaindre

dans mes vers, oh ! non ! Ce n'est pas dans ma nature de me plaindre, de broyer du noir. » Cette note se retrouve à plus d'un endroit de sa correspondance. « La femme manque trop dans ma vie, m'écrivait-il quelque mois plus tard ; et c'est une privation que je ne supporte, *au point de vue moral, sentimental*, bien entendu, qu'avec peine. »

La femme manque trop dans sa vie... Peu de poètes cependant furent autant que lui obsédés par « l'éternel féminin », quoiqu'il le fût avec toute la délicatesse que cette obsession comporte. L'« histoire sentimentale » de van Lerberghe, qu'on écrirait volontiers si ce n'était là, pour diverses raisons, une tâche délicate, serait un ouvrage d'assez longue haleine. On n'en trouvera ici qu'une esquisse, d'ailleurs incomplète à dessein.

Cet homme timide et doux, ce pur rêveur, avait parfois des moments d'énergie et d'activité. En janvier 1898, Emile Zola publia sa fameuse lettre *J'accuse*. L'affaire Dreyfus, ou, comme on disait simplement l'*Affaire*, passionnait tout le monde, en Belgique autant qu'ailleurs. Un mystérieux comité se forma, le *Comité Zola*, qui se proposait de recueillir dans notre pays des adhésions à la courageuse manifestation du romancier de Médan. Le comité était très actif et les adhésions affluèrent de toutes parts. Beaucoup de gens ignorèrent toujours que le Comité Zola se composait du seul van Lerberghe, enthousiasmé par une cause qu'il jugeait être celle de la justice et de la vérité.

C'est que van Lerberghe était un ardent idéaliste. Ce poète n'avait pas seulement, comme on pouvait le croire, un idéal de beauté, pictural plus encore que poétique, qui nous est assez connu par ses œuvres. Il avait aussi un idéal de sagesse, de vérité, de liberté, de justice sociale... Ces grands mots,

et des matins, et de l'air radieux ! — c'est dans l'atmosphère de mes poèmes... Il est évidemment impossible de parler avec clarté de la plus simple des choses, d'une fleur des champs par exemple, à moins de redire ce qui a été dit de tout temps. Il n'y a que Boileau pour s'imaginer qu'il *conçoit cela* avec clarté. Ce qu'il exprime clairement, c'est l'imbécile étroitesse de sa conception à la portée de tout le monde. D'ailleurs je trouve que cette clarté et cette compréhensibilité qu'on exige de la poésie sont plutôt du domaine des sciences que de la poésie. Ce que je dis n'est pas pour me faire valoir, ni pour m'excuser, mais pour vous faire comprendre que l'obscurité est mon élément. En sortir pour plaire à la Jeune Belgique par exemple, ou à l'école néo-classique (que je déteste plus que tout au monde), ou au Naturalisme, dont je me fiche, n'ayant que peu de rapports avec la vie telle qu'ils l'entendent, serait me condamner à perdre le peu de chose qui fait mon originalité à moi. Et puis la poésie d'un gaillard comme moi, qui vis absolument en dehors du monde, de tout ce qui intéresse ou préoccupe les autres, *de l'amour même*, quoi qu'il semble parfois, une telle poésie ne peut être que lunatique...»

Malgré tout, la grande tristesse de van Lerberghe fut bien d'avoir dû vivre sans amour. Telle de ses lettres, où il se plaint de sa solitude comme homme et comme poète, où il exprime son amour de l'amour, est d'un accent poignant. « C'est une si lamentable chose, m'écrivit-il le 18 octobre 1897, que de vivre ainsi sans amour, comme je vis. Il y a des heures où je me prends tellement en pitié ! Vous me reprochez le manque de vie qu'il y a dans mes poèmes. Naturellement, je ne vis pas. Je ne vis qu'en songe. N'allez pas croire que je dédaigne la vie ; je m'en sens exilé, voilà tout. Quant à m'en plaindre

comptait bien, après Londres, visiter l'Allemagne et l'Italie. Ses lettres respiraient désormais un sentiment de délivrance. Il se découvrait une « inaptitude foncière au spleen », une « nature cosmopolite ». Le printemps londonien l'enchantait. Il passait des heures délicieuses dans les parcs et les musées, nouait d'intéressantes et charmantes relations, avec des poètes comme Laurence Binyon, avec Mrs Mond, qui recevait dans son hôtel des lettrés et des artistes. Et les « fillettes anglaises »? A vrai dire, il ne semble pas, d'après ses lettres, que van Lerberghe ait rencontré à Londres les idéales jeunes filles pour qui il avait entrepris le voyage.

Quand il revint d'Angleterre, il était bien décidé à ne passer en Belgique que le temps nécessaire pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires. Son séjour à Londres lui avait donné un avant-goût de l'heureuse vie qu'il mènerait par le monde. Sa nouvelle installation, rue de la Consolation, à Schaerbeek, devait être toute momentanée. Peu à peu, cependant, le poète se sentait ressaisi par le milieu schaarbeekois « comme si, disait-il, il ne s'était jamais embarqué pour Londres avec le désir de devenir un homme libre ». En même temps il se laissait entraîner, inconsidérément, dans une très innocente idylle, à laquelle il ne pouvait, vu son médiocre état de fortune, donner la seule conclusion convenable selon lui, le mariage. « En ces choses, comme en bien d'autres, m'écrivait-il, je manque totalement de sens commun — et de canaillerie — ce dont je me félicite. »

Cette dernière aventure est décisive. Au printemps de 1899, van Lerberghe secoue enfin sa torpeur. Il projette d'abord de se rendre à Bingen, où l'appelle le poète Stefan George. Puis tout à coup il se ravise. C'est à Bouillon, qu'il ira. Il

que, dans son horreur de l'emphase, il employait rarement, représentent des choses auxquelles il aspirait de toute son âme. Certains passages de ses lettres l'attestent. D'ailleurs, il aimait ceux qui ont « la foi ». Il s'étonnait naïvement qu'on pût vivre sans idéal. Le 25 septembre 1902, parlant d'un camarade de rencontre, il me dit : « Il ne fait rien, n'a aucune espèce de raison de vivre, *aucun idéal. C'est une abomination.* »

Idéaliste, il l'était aussi dans une acception spéciale, philosophique, du mot. Certains passages de ses lettres feraient croire que ses rêves avaient une existence plus réelle, à ses yeux, que ce qu'on appelle communément la réalité. Qu'il y ait eu là, au début du moins, une part de paradoxe, d'exagération, de « littérature », c'est possible. Mais il semble bien que, vers la fin de sa vie, de telles déclarations étaient chez lui parfaitement sincères. Ceci me paraît très important. En effet, j'imagine qu'un philosophe idéaliste se comporte, dans la vie pratique, comme s'il croyait à l'existence objective des choses, et que son idéalisme reste purement spéculatif. Mais il en va sans doute autrement d'un poète idéaliste. Son idéalisme s'étend au domaine de la sensibilité et de l'imagination. Et l'on s'explique un peu que van Lerberghe, poète idéaliste, n'ait pas été, dans la vie, selon l'expression vulgaire, un « homme comme les autres ».

L'activité du Comité Zola n'avait été qu'un bref intermède d'action dans une vie de rêve et d'étude. Au printemps de 1898, van Lerberghe partait pour Londres. Les *Entrevisions* venaient de paraître ; le poète pouvait s'accorder quelques loisirs. Bien que son séjour en Angleterre ne dût être que de trois mois, il avait renoncé à son appartement de la rue Rogier, car il

comptait bien, après Londres, visiter l'Allemagne et l'Italie. Ses lettres respiraient désormais un sentiment de délivrance. Il se découvrait une « inaptitude foncière au spleen », une « nature cosmopolite ». Le printemps londonien l'enchantait. Il passait des heures délicieuses dans les parcs et les musées, nouait d'intéressantes et charmantes relations, avec des poètes comme Laurence Binyon, avec Mrs Mond, qui recevait dans son hôtel des lettrés et des artistes. Et les « fillettes anglaises »? A vrai dire, il ne semble pas, d'après ses lettres, que van Lerberghe ait rencontré à Londres les idéales jeunes filles pour qui il avait entrepris le voyage.

Quand il revint d'Angleterre, il était bien décidé à ne passer en Belgique que le temps nécessaire pour mettre un peu d'ordre dans ses affaires. Son séjour à Londres lui avait donné un avant-goût de l'heureuse vie qu'il mènerait par le monde. Sa nouvelle installation, rue de la Consolation, à Schaerbeek, devait être toute momentanée. Peu à peu, cependant, le poète se sentait ressaisi par le milieu schaerbeekois « comme si, disait-il, il ne s'était jamais embarqué pour Londres avec le désir de devenir un homme libre ». En même temps il se laissait entraîner, inconsidérément, dans une très innocente idylle, à laquelle il ne pouvait, vu son médiocre état de fortune, donner la seule conclusion convenable selon lui, le mariage. « En ces choses, comme en bien d'autres, m'écrivait-il, je manque totalement de sens commun — et de canaillerie — ce dont je me félicite. »

Cette dernière aventure est décisive. Au printemps de 1899, van Lerberghe secoue enfin sa torpeur. Il projette d'abord de se rendre à Bingen, où l'appelle le poète Stefan George. Puis tout à coup il se ravise. C'est à Bouillon, qu'il ira. Il

que, dans son horreur de l'emphase, il employait rarement, représentent des choses auxquelles il aspirait de toute son âme. Certains passages de ses lettres l'attestent. D'ailleurs, il aimait ceux qui ont « la foi ». Il s'étonnait naïvement qu'on pût vivre sans idéal. Le 25 septembre 1902, parlant d'un camarade de rencontre, il me dit : « Il ne fait rien, n'a aucune espèce de raison de vivre, *aucun idéal. C'est une abomination.* »

Idéaliste, il l'était aussi dans une acception spéciale, philosophique, du mot. Certains passages de ses lettres feraient croire que ses rêves avaient une existence plus réelle, à ses yeux, que ce qu'on appelle communément la réalité. Qu'il y ait eu là, au début du moins, une part de paradoxe, d'exagération, de « littérature », c'est possible. Mais il semble bien que, vers la fin de sa vie, de telles déclarations étaient chez lui parfaitement sincères. Ceci me paraît très important. En effet, j'imagine qu'un philosophe idéaliste se comporte, dans la vie pratique, comme s'il croyait à l'existence objective des choses, et que son idéalisme reste purement spéculatif. Mais il en va sans doute autrement d'un poète idéaliste. Son idéalisme s'étend au domaine de la sensibilité et de l'imagination. Et l'on s'explique un peu que van Lerberghe, poète idéaliste, n'ait pas été, dans la vie, selon l'expression vulgaire, un « homme comme les autres ».

L'activité du Comité Zola n'avait été qu'un bref intermède d'action dans une vie de rêve et d'étude. Au printemps de 1898, van Lerberghe partait pour Londres. Les *Entrevues* venaient de paraître ; le poète pouvait s'accorder quelques loisirs. Bien que son séjour en Angleterre ne dût être que de trois mois, il avait renoncé à son appartement de la rue Rogier, car il

Rome.) Ses lettres d'Allemagne et d'Italie forment un important ensemble, où se manifestent d'admirables qualités littéraires, et nous font assister à une curieuse évolution dans sa personnalité.

van Lerberghe avait toujours été, en esprit, plus cosmopolite que ne le sont généralement les Belges. Ses lectures ne se limitaient pas à la littérature française, qui, peut-être ne satisfaisait pas tout à fait sa soif de poésie. Par exemple, il ne goûta jamais Racine que, dans ses jours d'indulgence, il s'accusait encore d'« aimer froidement. » (« Racine reste inabordable pour moi, m'écrivit-il un jour ; j'ai beau essayer de le lire, je ne puis pas. ») De bonne heure il avait été attiré par certains lyriques anglais, avec qui il se sentait peut-être des affinités, notamment Keats, Shelley, Hood, Swinburne... Son idéalisme lui faisait admirer Ibsen, Björnson. Jacobsen l'enchantait... Au cours de ses voyages, il s'initia de plus en plus aux littératures étrangères. En Allemagne il assiste à des représentations du *Torquato Tasso* et de *Iphigénie en Tauride* de Goethe. Il voit jouer, dans la traduction Schlegel, plusieurs drames et comédies de Shakespeare, dont la poésie lui est enfin révélée. Il découvre avec ravissement Gottfried Keller.

Ce qui caractérise encore van Lerberghe — et plus d'un littérateur belge lui ressemble en cela — c'est que la littérature l'intéresse moins, au fond, que la peinture ou la musique. Ce poète n'a pas lu la *Divine Comédie* ! Mais, en Allemagne, il assiste maintes fois à des représentations de la *Tétralogie*. Et surtout il fréquente assidûment les musées de Berlin, de Munich et de Rome, auxquels il consacre, dans sa correspondance, des pages aussi originales qu'enthousiastes. Car il ne se

veut connaître les Ardennes, que je lui ai vantées si souvent. Il fait le voyage à vélo, en quatre journées, par un temps radieux. Ce voyage est un continuel enchantement.

Son séjour à Bouillon dure de juin à octobre 1899. Les paysages de la Semois lui avaient plu. Pourtant il ne les aimait pas à la façon, purement réceptive, du touriste ordinaire. Ce poète portait en lui son Eldorado, et les sites du monde réel le charmaient surtout dans la mesure où ils ressemblaient à ceux du monde rêvé. Ce fut souvent le cas à Bouillon. Au surplus il fallait qu'il revît les choses plusieurs fois, disait-il, pour arriver à les adorer après les avoir aimées. Et il devait être seul pour bien en jouir, pour écouter le chant qui s'élevait en lui à leur aspect. Parfois cependant il se plaignait d'être seul, et il m'écrivait : « Comme la solitude serait douce, si j'avais quelqu'un à qui dire que la solitude est douce ! »

Il se fit pourtant quelques amis à Bouillon : je citerai parmi eux le professeur Ad. Le Roy. Et il trouva dans une blanche maisonnette située un peu à l'écart de la petite ville, à mi-côte de la « vieille route de France », sous le rocher de la Ramonette, prolongement de la crête qui porte le château de Bouillon, une tranquillité très propice au travail. Précédemment déjà, le poète avait esquissé les premières pièces de son prochain recueil. Mais c'est à la Ramonette que, pendant l'été de 1899, il trouva l'idée-mère de son livre, en arrêta le plan, l'ébaucha, et en choisit le titre : *La Chanson d'Eve*.

A peine était-il revenu de Bouillon, qu'il partait pour l'Allemagne. « Bruxelles, m'écrivait-il, est redevenu pour moi l'étranger. » (7 octobre 1899). Son absence devait, cette fois, durer près de deux ans, de novembre 1899 à septembre 1901. (Il consacra six mois à Berlin, six mois à Munich, sept mois à

Rome.) Ses lettres d'Allemagne et d'Italie forment un important ensemble, où se manifestent d'admirables qualités littéraires, et nous font assister à une curieuse évolution dans sa personnalité.

van Lerberghe avait toujours été, en esprit, plus cosmopolite que ne le sont généralement les Belges. Ses lectures ne se limitaient pas à la littérature française, qui, peut-être ne satisfaisait pas tout à fait sa soif de poésie. Par exemple, il ne goûta jamais Racine que, dans ses jours d'indulgence, il s'accusait encore d'« aimer froidement. » (« Racine reste inabordable pour moi, m'écrivit-il un jour ; j'ai beau essayer de le lire, je ne puis pas. ») De bonne heure il avait été attiré par certains lyriques anglais, avec qui il se sentait peut-être des affinités, notamment Keats, Shelley, Hood, Swinburne... Son idéalisme lui faisait admirer Ibsen, Björnson. Jacobsen l'enchantait... Au cours de ses voyages, il s'initia de plus en plus aux littératures étrangères. En Allemagne il assiste à des représentations du *Torquato Tasso* et de *l'Iphigénie en Tauride* de Goethe. Il voit jouer, dans la traduction Schlegel, plusieurs drames et comédies de Shakespeare, dont la poésie lui est enfin révélée. Il découvre avec ravissement Gottfried Keller.

Ce qui caractérise encore van Lerberghe — et plus d'un littérateur belge lui ressemble en cela — c'est que la littérature l'intéresse moins, au fond, que la peinture ou la musique. Ce poète n'a pas lu la *Divine Comédie* ! Mais, en Allemagne, il assiste maintes fois à des représentations de la *Tétralogie*. Et surtout il fréquente assidûment les musées de Berlin, de Munich et de Rome, auxquels il consacre, dans sa correspondance, des pages aussi originales qu'enthousiastes. Car il ne se

veut connaître les Ardennes, que je lui ai vantées si souvent. Il fait le voyage à vélo, en quatre journées, par un temps radieux. Ce voyage est un continuel enchantement.

Son séjour à Bouillon dure de juin à octobre 1899. Les paysages de la Semois lui avaient plu. Pourtant il ne les aimait pas à la façon, purement réceptive, du touriste ordinaire. Ce poète portait en lui son Eldorado, et les sites du monde réel le charmaient surtout dans la mesure où ils ressemblaient à ceux du monde rêvé. Ce fut souvent le cas à Bouillon. Au surplus il fallait qu'il revît les choses plusieurs fois, disait-il, pour arriver à les adorer après les avoir aimées. Et il devait être seul pour bien en jouir, pour écouter le chant qui s'élevait en lui à leur aspect. Parfois cependant il se plaignait d'être seul, et il m'écrivait : « Comme la solitude serait douce, si j'avais quelqu'un à qui dire que la solitude est douce ! »

Il se fit pourtant quelques amis à Bouillon : je citerai parmi eux le professeur Ad. Le Roy. Et il trouva dans une blanche maisonnette située un peu à l'écart de la petite ville, à mi-côte de la « vieille route de France », sous le rocher de la Ramonette, prolongement de la crête qui porte le château de Bouillon, une tranquillité très propice au travail. Précédemment déjà, le poète avait esquissé les premières pièces de son prochain recueil. Mais c'est à la Ramonette que, pendant l'été de 1899, il trouva l'idée-mère de son livre, en arrêta le plan, l'ébaucha, et en choisit le titre : *La Chanson d'Eve*.

A peine était-il revenu de Bouillon, qu'il partait pour l'Allemagne. « Bruxelles, m'écrivait-il, est redevenu pour moi l'étranger. » (7 octobre 1899). Son absence devait, cette fois, durer près de deux ans, de novembre 1899 à septembre 1901. (Il consacra six mois à Berlin, six mois à Munich, sept mois à

écrivit, sous l'influence du milieu, l'étrange conte intitulé *Sélection surnaturelle* (publié pour la première fois dans la *Plume* en 1900). Ce mot suprême *Ich sehne* (j'aspire), par lequel s'achève ce récit, il déclare l'avoir respiré partout dans l'air de l'Allemagne. Il ajoute d'ailleurs que le héros du conte, « le prince de Cynthie, c'est lui en personne », et que ce conte est une « déclaration de principes ».

Il y avait là une inspiration nouvelle, étrangère à *Entrevues* et à la *Chanson d'Eve*, et qui s'était annoncée dans des œuvres antérieures, telles que la *Veillée*, les *Conquérants*, la *Grâce du sommeil*... Aussi bien van Lerberghe manifesta-t-il, à cette époque, l'intention de réunir en un volume ces différents contes.

C'est un peu à cette veine que se rattache aussi la comédie satyrique de *Pan*, qui fut conçue à Bouillon, ébauchée à Rome et qui devait d'abord être « en un ou deux actes », alors qu'elle est en trois actes sous sa forme définitive. Mais un esprit nouveau s'y fait jour, passablement hardi, subversif et même provocant, développé sans doute, en van Lerberghe, par la lecture des savants positivistes, de Nietzsche, par des mécomptes personnels, par la contemplation de certaines œuvres antiques. Il déclarait prêter à son *Pan* les formes du Faune de Praxitèle. Peut-être le doctorat en philosophie et lettres est-il aussi pour quelque chose, — si peu que ce soit, — dans l'éclosion de cette œuvre. van Lerberghe faisait grand cas de l'appréciation d'Alph. Willems, qui, ayant lu *Pan*, y voyait quelque chose d'analogue aux drames satiriques joués à Athènes sur le théâtre de Dionysos.

Quant à la *Chanson d'Eve*, elle était toujours à l'état d'ébauche. Et *Pan* lui-même resta inachevé. « Il faudra peut-

borne pas à une admiration irréfléchie. Il s'applique, par de fortes lectures, des recherches assidues, à raisonner, à justifier son admiration. Il attend humblement, ainsi qu'il convient, que les chefs-d'œuvre lui parlent ; mais il veut être digne de les comprendre, et, pour cela, il « retourne à l'école », comme Goethe. A ce régime, son goût se forme, s'épure et se fortifie. Le *Torquato Tasso* et l'*Iphigénie* de Goethe l'enthousiasment, lui que Racine laisse indifférent. A Rome, il achève de s'initier à la beauté classique, et c'est pour lui une grande joie que de trouver exprimés dans le *Voyage en Italie* de Goethe ses propres sentiments sur les monuments antiques. Il dépouille à leur contact ce que son idéal pouvait avoir de mièvre ou de maladif, et finit par se découvrir une grande admiration pour le Raphaël des Stances du Vatican et de la Farnésine.

En même temps, van Lerberghe éprouve à Rome un sentiment que Goethe n'a pas connu : les monuments du christianisme primitif émeuvent son cœur. Les Catacombes et les vieilles basiliques « hors les murs » lui ont inspiré des pages personnelles et pleines de poésie.

Ces années de voyages furent-elles littérairement fécondes ? Elles le furent certes, mais surtout après coup. Les lectures par lesquelles van Lerberghe préparait sa visite aux musées, l'étude de l'allemand et de l'italien, lui prenaient beaucoup de temps ; et surtout il ne retrouvait pas à Berlin, à Munich et à Rome ce qu'il avait trouvé à Bouillon : le calme favorable à la création littéraire. « Je ne puis travailler, m'écrivait-il, que dans un beau trou comme Bouillon. » Quelques petites pièces telles que l'*Offrande à Gabriel Vostermans* datent cependant de son séjour à Berlin. Et c'est à Munich qu'il

écrivit, sous l'influence du milieu, l'étrange conte intitulé *Sélection surnaturelle* (publié pour la première fois dans la *Plume* en 1900). Ce mot suprême *Ich sehne* (j'aspire), par lequel s'achève ce récit, il déclare l'avoir respiré partout dans l'air de l'Allemagne. Il ajoute d'ailleurs que le héros du conte, « le prince de Cynthie, c'est lui en personne », et que ce conte est une « déclaration de principes ».

Il y avait là une inspiration nouvelle, étrangère à *Entrevisions* et à la *Chanson d'Eve*, et qui s'était annoncée dans des œuvres antérieures, telles que la *Veillée*, les *Conquérants*, la *Grâce du sommeil*... Aussi bien van Lerberghe manifesta-t-il, à cette époque, l'intention de réunir en un volume ces différents contes.

C'est un peu à cette veine que se rattache aussi la comédie satyrique de *Pan*, qui fut conçue à Bouillon, ébauchée à Rome et qui devait d'abord être « en un ou deux actes », alors qu'elle est en trois actes sous sa forme définitive. Mais un esprit nouveau s'y fait jour, passablement hardi, subversif et même provocant, développé sans doute, en van Lerberghe, par la lecture des savants positivistes, de Nietzsche, par des mécomptes personnels, par la contemplation de certaines œuvres antiques. Il déclarait prêter à son *Pan* les formes du Faune de Praxitèle. Peut-être le doctorat en philosophie et lettres est-il aussi pour quelque chose, — si peu que ce soit, — dans l'éclosion de cette œuvre. van Lerberghe faisait grand cas de l'appréciation d'Alph. Willems, qui, ayant lu *Pan*, y voyait quelque chose d'analogue aux drames satiriques joués à Athènes sur le théâtre de Dionysos.

Quant à la *Chanson d'Eve*, elle était toujours à l'état d'ébauche. Et *Pan* lui-même resta inachevé. « Il faudra peut-

borne pas à une admiration irréfléchie. Il s'applique, par de fortes lectures, des recherches assidues, à raisonner, à justifier son admiration. Il attend humblement, ainsi qu'il convient, que les chefs-d'œuvre lui parlent ; mais il veut être digne de les comprendre, et, pour cela, il « retourne à l'école », comme Goethe. A ce régime, son goût se forme, s'épure et se fortifie. Le *Torquato Tasso* et l'*Iphigénie* de Goethe l'enthousiasment, lui que Racine laisse indifférent. A Rome, il achève de s'initier à la beauté classique, et c'est pour lui une grande joie que de trouver exprimés dans le *Voyage en Italie* de Goethe ses propres sentiments sur les monuments antiques. Il dépouille à leur contact ce que son idéal pouvait avoir de mièvre ou de maladif, et finit par se découvrir une grande admiration pour le Raphaël des Stances du Vatican et de la Farnésine.

En même temps, van Lerberghe éprouve à Rome un sentiment que Goethe n'a pas connu : les monuments du christianisme primitif émeuvent son cœur. Les Catacombes et les vieilles basiliques « hors les murs » lui ont inspiré des pages personnelles et pleines de poésie.

Ces années de voyages furent-elles littérairement fécondes ? Elles le furent certes, mais surtout après coup. Les lectures par lesquelles van Lerberghe préparait sa visite aux musées, l'étude de l'allemand et de l'italien, lui prenaient beaucoup de temps ; et surtout il ne retrouvait pas à Berlin, à Munich et à Rome ce qu'il avait trouvé à Bouillon : le calme favorable à la création littéraire. « Je ne puis travailler, m'écrivait-il, que dans un beau trou comme Bouillon. » Quelques petites pièces telles que l'*Offrande à Gabriel Vostermans* datent cependant de son séjour à Berlin. Et c'est à Munich qu'il

doxaux que, vers cette époque, il projette d'écrire, figure un *Guide de l'iconoclaste à Bruxelles !*

A maintes reprises, pendant ces deux années de voyage, le tendre van Lerberghe souffre de la solitude. Si l'on excepte le peintre M. Lechter et le Docteur Wolfskehl, il semble sympathiser peu avec les écrivains et les artistes qu'il rencontre en Allemagne. A Munich, il trouve dans sa propriétaire, l'excellente Frau Maurer, et les Fraülein Maurer ses filles, qui le choient, un semblant de famille. Le « Herr Doctor von Lerberghe » n'était pas fier. Son affabilité naturelle faisait bon ménage avec la *gemülichkeit* de ces âmes simples. Le soir, on allait boire la bière ensemble au *Keller*... Mais enfin il était poète, c'est-à-dire qu'il avait un idéal de beauté, et, de plus, il était avide d'amour. Il se trouvait à Munich quand un jour il rencontra, une fois de plus, une adolescente qui « ressemblait à ses images. » Celle-ci était une fille du peuple, et il ne pouvait être question de l'épouser. Mais le poète ne put s'empêcher de lui dire son émerveillement. Rien n'est étrange et charmant comme le récit, fait par lui, de cette innocente rencontre. Rien ne montre mieux à quel point, chez ce rêveur, le rêve se mêlait à la réalité. « Sachez, dit-il, que j'ai découvert ici le plus beau *backfisch* que j'aie vu en Allemagne. Cela a dix-sept ans et est très mince, très blond et très rose. Gretchen en personne. Elle a des yeux d'un bleu profond que je ne sais (*sic*) regarder sans avoir le vertige. La bouche, les dents toutes petites et brillantes, le sourire, la voix, tout, en cet être merveilleux, est un enchantement. Je n'ai jamais vu une plus vivante incarnation des petites filles, demi-anges et demi-femmes, qui se promènent dans les jardins de mon rêve. Je me suis souvenu, en la voyant pour la première

être, disait le poète, que je retourne un été à Bouillon pour achever leur enfantement. »

Je ne veux pas oublier certains ouvrages d'un caractère assez différent, dont l'idée vint à van Lerberghe pendant son séjour à Rome et qui semblent être restés à l'état de projets : « La grande quantité de guides qui me passent entre les mains, m'écrivait-il, me donne continuellement l'idée d'en faire un... J'aime beaucoup nos sœurs les bêtes. Avez-vous déjà remarqué quel grand rôle les bêtes jouent dans mon style ? Cette sympathie m'a donné l'idée d'un livre bizarre : *Le Guide du penseur au Jardin des Plantes*. Sous une forme légèrement humoristique, j'y parlerais de chaque bête, ferais son portrait, dirais son histoire, pourquoi elle est vêtue de telle sorte et non de telle autre, le secret de sa forme, la raison de ses armes, etc. Ce que je ne saurais pas, je l'inventerais. Ce serait peut-être plutôt du Bouffon que du Buffon, mais le fond darwiniste serait sérieux et scientifique. Darwin et ses disciples racontent avec gravité que le tigre s'est rayé pour mieux se dissimuler entre les bambous. Je raconterais la même chose, mais en souriant, ce serait toute la différence. On m'a dit que je *faisais admirablement la bête*. Ce serait amusant à écrire à Paris, sur les bancs du Jardin des Plantes. Le livre aurait l'aspect d'un guide —toile anglaise et tranche rouge — et se *vendrait beaucoup* ! Ce serait un petit revenu pour moi. Ne parlez de cette bête idée à personne. On se ficherait de moi... ou on me la volerait... » (21 mars 1901).

Ce délicat poète avait par moments un humour terrible, à la Swift. Tout Flamand qu'il était lui-même, il détestait, en général, les monuments de l'art flamand, qu'il déclarait faits pour des bourgeois (26 nov. 1899). Parmi les guides para-

doxaux que, vers cette époque, il projette d'écrire, figure un *Guide de l'iconoclaste à Bruxelles !*

A maintes reprises, pendant ces deux années de voyage, le tendre van Lerberghe souffre de la solitude. Si l'on excepte le peintre M. Lechter et le Docteur Wolfskehl, il semble sympathiser peu avec les écrivains et les artistes qu'il rencontre en Allemagne. A Munich, il trouve dans sa propriétaire, l'excellente Frau Maurer, et les Fraülein Maurer ses filles, qui le choient, un semblant de famille. Le « Herr Doctor von Lerberghe » n'était pas fier. Son affabilité naturelle faisait bon ménage avec la *gemüllichkeit* de ces âmes simples. Le soir, on allait boire la bière ensemble au *Keller*... Mais enfin il était poète, c'est-à-dire qu'il avait un idéal de beauté, et, de plus, il était avide d'amour. Il se trouvait à Munich quand un jour il rencontra, une fois de plus, une adolescente qui « ressemblait à ses images. » Celle-ci était une fille du peuple, et il ne pouvait être question de l'épouser. Mais le poète ne put s'empêcher de lui dire son émerveillement. Rien n'est étrange et charmant comme le récit, fait par lui, de cette innocente rencontre. Rien ne montre mieux à quel point, chez ce rêveur, le rêve se mêlait à la réalité. « Sachez, dit-il, que j'ai découvert ici le plus beau *backfisch* que j'aie vu en Allemagne. Cela a dix-sept ans et est très mince, très blond et très rose. Gretchen en personne. Elle a des yeux d'un bleu profond que je ne sais (*sic*) regarder sans avoir le vertige. La bouche, les dents toutes petites et brillantes, le sourire, la voix, tout, en cet être merveilleux, est un enchantement. Je n'ai jamais vu une plus vivante incarnation des petites filles, demi-anges et demi-femmes, qui se promènent dans les jardins de mon rêve. Je me suis souvenu, en la voyant pour la première

être, disait le poète, que je retourne un été à Bouillon pour achever leur enfantement. »

Je ne veux pas oublier certains ouvrages d'un caractère assez différent, dont l'idée vint à van Lerberghe pendant son séjour à Rome et qui semblent être restés à l'état de projets : « La grande quantité de guides qui me passent entre les mains, m'écrivait-il, me donne continuellement l'idée d'en faire un... J'aime beaucoup nos sœurs les bêtes. Avez-vous déjà remarqué quel grand rôle les bêtes jouent dans mon style ? Cette sympathie m'a donné l'idée d'un livre bizarre : *Le Guide du penseur au Jardin des Plantes*. Sous une forme légèrement humoristique, j'y parlerais de chaque bête, ferais son portrait, dirais son histoire, pourquoi elle est vêtue de telle sorte et non de telle autre, le secret de sa forme, la raison de ses armes, etc. Ce que je ne saurais pas, je l'inventerais. Ce serait peut-être plutôt du Bouffon que du Buffon, mais le fond darwiniste serait sérieux et scientifique. Darwin et ses disciples racontent avec gravité que le tigre s'est rayé pour mieux se dissimuler entre les bambous. Je raconterais la même chose, mais en souriant, ce serait toute la différence. On m'a dit que je *faisais admirablement la bête*. Ce serait amusant à écrire à Paris, sur les bancs du Jardin des Plantes. Le livre aurait l'aspect d'un guide —toile anglaise et tranche rouge — et se *vendrait beaucoup* ! Ce serait un petit revenu pour moi. Ne parlez de cette bête idée à personne. On se ficherait de moi... ou on me la volerait... » (21 mars 1901).

Ce délicat poète avait par moments un humour terrible, à la Swift. Tout Flamand qu'il était lui-même, il détestait, en général, les monuments de l'art flamand, qu'il déclarait faits pour des bourgeois (26 nov. 1899). Parmi les guides para-

en disant cela, sa main sur mon épaule, comme ne le font généralement que mes fées et mes anges. Je me suis demandé si, à ce signe fatidique, je ne devais pas brusquement l'enlever et m'enfuir avec elle par delà la frontière! Heureusement que me voilà devenu bien vieux pour de pareilles aventures, et bien sage! — Tout cela n'aura été qu'une entrevue de plus: le bonheur, la beauté, l'amour, tout le ciel entrevu un instant, puis à jamais refermé; car ne croyez pas que cette aventure puisse avoir des suites, les rêves ne se réalisent pas. Du moins les rêves de poètes... » (6 juillet 1900).

A Rome, le poète est jeté dans un milieu cosmopolite et mêlé. Il y a un peu de tout, à la pension Cherubini: une Parisienne, des Allemandes, un jeune Yankee, sans compter des Italiens de toute nuance, Piémontais et Siciliens. Ce petit monde flegmatique ou blasé s'anime au contact de l'excellent van Lerberghe, qui, mis en verve par l'air romain, se montre plein d'humour, d'enthousiasme ou de drôlerie. Notre voyageur ne se plaint plus de la solitude. Bientôt d'ailleurs il est rejoint par son ami Albert Mockel, avec qui il se querelle quelque peu au sujet des monuments de la Rome antique, que le poète liégeois ne peut souffrir. (Il semble que van Lerberghe, dans sa ferveur de néophyte, dépassa le but et confondit un instant le colossal avec le grand.)

En outre le poète croit trouver, dans la Ville éternelle, la romanesque idylle qui semble le complément obligé de tout beau voyage en Italie. Parmi les pensionnaires de la Signora Cherubini, on distingue une blonde Fräulein de l'Allemagne du Nord. Silencieuse, rêveuse, réservée, elle est vraiment exquise, et le Flamand tombe amoureux de cette douce jeune fille qui lui rappelle ses sœurs, les vierges de Hans Memling. Quelle

fois, d'un de vos vers. « Et je vous ai longtemps, bien longtemps attendue. » Mais je me suis surtout souvenu de tous ceux où je l'avais chantée moi-même sans la connaître. C'est une pauvre enfant qui déjà travaille péniblement pour gagner sa petite vie. Je ne sais si elle est pure, car sa radieuse beauté attire un peu trop sur elle les regards et elle ne sait déjà que trop qu'elle est belle. Il y a même dans son regard quelque chose de trop sensuel et de hardi qui contraste avec ses airs d'ange. Ce n'est qu'une ressemblance de plus avec mes anges à moi, tous un peu plus sensuels aussi qu'il ne convient au Paradis.

J'ai eu l'occasion de lui parler, quoiqu'elle ne sorte jamais seule. Ce que je lui ai dit en mon étrange langage ne pouvait être que fou, puisque je croyais vraiment parler à une de mes Entrevisions. C'est même la première fois que cela m'arrive. Je lui ai donc dit, en poète : « Es ist mir als ob ich Sie schon gesehen hätte. Sie sind so wunderbar schön ! Sie sind ein Engel, der erste der mir entgegen kommt... und ich weiss nicht warum... (1) etc. Elle a écouté ces beaux propos les yeux baissés, mais sans rougir. Puis, après un moment de silence, m'a regardé fièrement, avec une gravité inaccoutumée. Ensuite elle s'est remise à rire et a dit : « Je ne suis rien de plus que ce que je suis », avec un geste signifiant : peu de chose... et elle a ajouté, redevenant grave : « Je n'en suis pas plus heureuse. » — Mais une autre fois elle m'a dit une parole terrible, qui m'a affolé tout ce jour-là : « Vous allez d'ici en Italie ? Comme je voudrais aussi voir le monde, aller loin d'ici ! Que vous êtes heureux ! » Et elle a mis doucement,

(1) Il me semble que je vous ai déjà vue. Vous êtes si merveilleusement belle ! Vous êtes un ange, le premier que je rencontre... et je ne sais pas pourquoi, etc.

en disant cela, sa main sur mon épaule, comme ne le font généralement que mes fées et mes anges. Je me suis demandé si, à ce signe fatidique, je ne devais pas brusquement l'enlever et m'enfuir avec elle par delà la frontière! Heureusement que me voilà devenu bien vieux pour de pareilles aventures, et bien sage! — Tout cela n'aura été qu'une entrevue de plus: le bonheur, la beauté, l'amour, tout le ciel entrevu un instant, puis à jamais refermé; car ne croyez pas que cette aventure puisse avoir des suites, les rêves ne se réalisent pas. Du moins les rêves de poètes... » (6 juillet 1900).

A Rome, le poète est jeté dans un milieu cosmopolite et mêlé. Il y a un peu de tout, à la pension Cherubini: une Parisienne, des Allemandes, un jeune Yankee, sans compter des Italiens de toute nuance, Piémontais et Siciliens. Ce petit monde flegmatique ou blasé s'anime au contact de l'excellent van Lerberghe, qui, mis en verve par l'air romain, se montre plein d'humour, d'enthousiasme ou de drôlerie. Notre voyageur ne se plaint plus de la solitude. Bientôt d'ailleurs il est rejoint par son ami Albert Mockel, avec qui il se querelle quelque peu au sujet des monuments de la Rome antique, que le poète liégeois ne peut souffrir. (Il semble que van Lerberghe, dans sa ferveur de néophyte, dépassa le but et confondit un instant le colossal avec le grand.)

En outre le poète croit trouver, dans la Ville éternelle, la romanesque idylle qui semble le complément obligé de tout beau voyage en Italie. Parmi les pensionnaires de la Signora Cherubini, on distingue une blonde Fräulein de l'Allemagne du Nord. Silencieuse, rêveuse, réservée, elle est vraiment exquise, et le Flamand tombe amoureux de cette douce jeune fille qui lui rappelle ses sœurs, les vierges de Hans Memling. Quelle

fois, d'un de vos vers. « Et je vous ai longtemps, bien longtemps attendue. » Mais je me suis surtout souvenu de tous ceux où je l'avais chantée moi-même sans la connaître. C'est une pauvre enfant qui déjà travaille péniblement pour gagner sa petite vie. Je ne sais si elle est pure, car sa radieuse beauté attire un peu trop sur elle les regards et elle ne sait déjà que trop qu'elle est belle. Il y a même dans son regard quelque chose de trop sensuel et de hardi qui contraste avec ses airs d'ange. Ce n'est qu'une ressemblance de plus avec mes anges à moi, tous un peu plus sensuels aussi qu'il ne convient au Paradis.

J'ai eu l'occasion de lui parler, quoiqu'elle ne sorte jamais seule. Ce que je lui ai dit en mon étrange langage ne pouvait être que fou, puisque je croyais vraiment parler à une de mes Entrevisions. C'est même la première fois que cela m'arrive. Je lui ai donc dit, en poète : « Es ist mir als ob ich Sie schon gesehen hätte. Sie sind so wunderbar schön ! Sie sind ein Engel, der erste der mir entgegen kommt... und ich weiss nicht warum... (1) etc. Elle a écouté ces beaux propos les yeux baissés, mais sans rougir. Puis, après un moment de silence, m'a regardé fièrement, avec une gravité inaccoutumée. Ensuite elle s'est remise à rire et a dit : « Je ne suis rien de plus que ce que je suis », avec un geste signifant : peu de chose... et elle a ajouté, redevenant grave : « Je n'en suis pas plus heureuse. » — Mais une autre fois elle m'a dit une parole terrible, qui m'a affolé tout ce jour-là : « Vous allez d'ici en Italie ? Comme je voudrais aussi voir le monde, aller loin d'ici ! Que vous êtes heureux ! » Et elle a mis doucement,

(1) Il me semble que je vous ai déjà vue. Vous êtes si merveilleusement belle ! Vous êtes un ange, le premier que je rencontre... et je ne sais pas pourquoi, etc.

enthousiastes de la jeunesse. Et vers la mi-septembre je ramène mon ami en Belgique. Le poète est, contre son ordinaire, mélancolique et presque silencieux. Quel rêve vient de s'achever pour lui ! Cependant au-delà d'Arlon il a un moment d'émotion en revoyant les vertes forêts d'Ardenne, sur lesquelles tombe une fine pluie d'automne. Ce paysage frissonnant et frais, ce feuillage sensible, parle mieux à son âme d'homme du Nord que la sèche et brune campagne italienne.

Il se réinstalle à Bruxelles. Oh ! pas pour longtemps. Le temps de terminer sa *Chanson d'Eve*, son *Pan*, son *Prince de Cynthie*. Au fait, pourquoi ne chercherait-il pas, à cette fin, un site champêtre et solitaire, une autre Ramonette ? Mais il se ressouvient des jours enchantés de Torre del Gallo, et la crainte de vieillir seul l'épouvante. Les dames ***, qui, de Venise, se sont rendues à Paris, lui annoncent qu'elles passeront bientôt par Bruxelles. Il attend et redoute tout à la fois leur arrivée...

Ici se place un des épisodes les plus frappants de sa vie. Pour se créer un supplément de ressources et, sans doute, pour être enfin un homme épousable, il sollicite et obtient, par les bons soins d'Ernest Verlant, directeur des Beaux-Arts, un emploi au Musée des arts décoratifs. Il entre en fonctions. Tout va bien. van Lerberghe a trouvé une carrière répondant à ses goûts, et l'on n'a qu'à se louer de son zèle. Le fait est que le poète met tant de naïve conscience à s'acquitter de sa nouvelle tâche qu'il cesse tout à fait d'écrire des vers. Ils'en aperçoit avec terreur, et, au bout de quelques jours, brusquement, démissionne. Il ne veut pas d'un emploi le forçant à sacrifier la seule chose qui compte à ses yeux : la poésie. Plutôt rester pauvre et faire des vers ! Ce coup de tête compromet grave-

déconvenue ! Sa douceur est toute en surface et cache une âme féroce nietzschéenne. L'aimable enfant se déclare athée, anarchiste et nihiliste, et répond par des sarcasmes aux tendres paroles du poète.

A Florence nous trouvons van Lerberghe installé au-dessus de San Miniato, sur la colline d'Arcetri, dans le fameux Torre del Gallo, transformé en pension bourgeoise. C'est Mockel qui, parti de Rome avant lui, a découvert ce séjour idéal. Il y a là une tour célèbre par les expériences de Galilée, un *cortile* dessiné par Brunelleschi, un jardin plein de lauriers-roses où, le soir, se croisent des vols lumineux de lucioles, et la vue s'étend au loin sur Florence.

Parmi les pensionnaires, figures effacées, on remarque deux dames américaines, Mrs *** et sa fille Miss B. Celle-ci est charmante. Grande, agile, habituée aux sports, franche d'allures, l'air d'un bel « enfant sauvage », van Lerberghe ne pourrait pas dire qu'elle « ressemble à ses images ». Malgré cela elle lui plaît très vite, après l'avoir un peu effarouché. Les choses se passent ainsi, dit-on, quand il s'agit du véritable amour.

Au début, cependant, il ne devait s'agir, semblait-il, que d'un beau « flirt ». Tout de même le poète en oublie un peu les musées de Florence, qu'il s'était promis d'étudier à fond, comme ceux de Rome. Et le 29 juillet 1901 il m'écrit : « Les jardins de Torre del Gallo sont devenus pour moi le vrai paradis. Les jours que j'y passe sont les plus heureux que j'aie jamais vécus. »

Peu de temps après, je rejoins van Lerberghe à Venise, où il s'est rendu avec les dames ***. Quelques jours passés ensemble dans la ville incomparable, à cela se borne le beau voyage d'Italie dont nous avons rêvé jadis, aux heures

enthousiastes de la jeunesse. Et vers la mi-septembre je ramène mon ami en Belgique. Le poète est, contre son ordinaire, mélancolique et presque silencieux. Quel rêve vient de s'achever pour lui ! Cependant au-delà d'Arlon il a un moment d'émotion en revoyant les vertes forêts d'Ardenne, sur lesquelles tombe une fine pluie d'automne. Ce paysage frissonnant et frais, ce feuillage sensible, parle mieux à son âme d'homme du Nord que la sèche et brune campagne italienne.

Il se réinstalle à Bruxelles. Oh ! pas pour longtemps. Le temps de terminer sa *Chanson d'Eve*, son *Pan*, son *Prince de Cynthie*. Au fait, pourquoi ne chercherait-il pas, à cette fin, un site champêtre et solitaire, une autre Ramonette ? Mais il se ressouvient des jours enchantés de Torre del Gallo, et la crainte de vieillir seul l'épouvante. Les dames ***, qui, de Venise, se sont rendues à Paris, lui annoncent qu'elles passeront bientôt par Bruxelles. Il attend et redoute tout à la fois leur arrivée...

Ici se place un des épisodes les plus frappants de sa vie. Pour se créer un supplément de ressources et, sans doute, pour être enfin un homme épousable, il sollicite et obtient, par les bons soins d'Ernest Verlant, directeur des Beaux-Arts, un emploi au Musée des arts décoratifs. Il entre en fonctions. Tout va bien. van Lerberghe a trouvé une carrière répondant à ses goûts, et l'on n'a qu'à se louer de son zèle. Le fait est que le poète met tant de naïve conscience à s'acquitter de sa nouvelle tâche qu'il cesse tout à fait d'écrire des vers. Il s'en aperçoit avec terreur, et, au bout de quelques jours, brusquement, démissionne. Il ne veut pas d'un emploi le forçant à sacrifier la seule chose qui compte à ses yeux : la poésie. Plutôt rester pauvre et faire des vers ! Ce coup de tête compromet grave-

déconvenue ! Sa douceur est toute en surface et cache une âme féroce nietzschéenne. L'aimable enfant se déclare athée, anarchiste et nihiliste, et répond par des sarcasmes aux tendres paroles du poète.

A Florence nous trouvons van Lerberghe installé au-dessus de San Miniato, sur la colline d'Arcetri, dans le fameux Torre del Gallo, transformé en pension bourgeoise. C'est Mockel qui, parti de Rome avant lui, a découvert ce séjour idéal. Il y a là une tour célèbre par les expériences de Galilée, un *cortile* dessiné par Brunelleschi, un jardin plein de lauriers-roses où, le soir, se croisent des vols lumineux de lucioles, et la vue s'étend au loin sur Florence.

Parmi les pensionnaires, figures effacées, on remarque deux dames américaines, Mrs *** et sa fille Miss B. Celle-ci est charmante. Grande, agile, habituée aux sports, franche d'allures, l'air d'un bel « enfant sauvage », van Lerberghe ne pourrait pas dire qu'elle « ressemble à ses images ». Malgré cela elle lui plaît très vite, après l'avoir un peu effarouché. Les choses se passent ainsi, dit-on, quand il s'agit du véritable amour.

Au début, cependant, il ne devait s'agir, semblait-il, que d'un beau « flirt ». Tout de même le poète en oublie un peu les musées de Florence, qu'il s'était promis d'étudier à fond, comme ceux de Rome. Et le 29 juillet 1901 il m'écrit : « Les jardins de Torre del Gallo sont devenus pour moi le vrai paradis. Les jours que j'y passe sont les plus heureux que j'aie jamais vécus. »

Peu de temps après, je rejoins van Lerberghe à Venise, où il s'est rendu avec les dames ***. Quelques jours passés ensemble dans la ville incomparable, à cela se borne le beau voyage d'Italie dont nous avons rêvé jadis, aux heures

gloire ? Il n'en était nullement certain. Il semble que le jour où il lui fut donné de souffrir d'amour comme le commun des hommes, il se sentit plus normal, plus *humain*.

Pourtant le poète impose silence à l'amoureux. En juin 1902, van Lerberghe retourne à Bouillon et se réinstalle, avec un soupir de soulagement, dans sa petite chambre de la Ramonette, devant l'admirable paysage de la Semois, qui lui est cher comme un ami retrouvé. « Il ne donnerait pas son Bouillon pour Florence ». Il est las de courir le monde, il ne songe plus qu'à terminer sa *Chanson d'Eve*. C'est en vain qu'il reçoit d'Amérique des lettres pleines d'amour, c'est en vain que la bien-aimée lui écrit : « Mon père ne veut que ce que je désire. » Le poète s'est ressaisi ; et la jeune fille elle-même semble bientôt comprendre qu'on déflorerait un tel rêve en voulant le réaliser. Le sort leur a fait un don merveilleux. « Pourquoi désirer davantage, m'écrit-t-il, mettre ce bonheur en pratique, comme en coupe, dans le train-train quotidien de l'existence ?... Miss B., ajoute-t-il, est raisonnable et prudente. Pas plus que moi, elle ne désire l'impossible. » (28 juin 1902).

van Lerberghe cherche-t-il à se tromper ? Cette soudaine sagesse n'est-elle, une fois de plus, que de l'indécision ? Il semble, en tout cas, que l'indécision du poète fut ici l'expression d'un sûr instinct, qu'il eut raison de se borner, cette fois encore, en ce qui concerne l'amour, à une « entrevision ». Au reste, Miss B. une fois rentrée dans son milieu puritain, avait été prise de scrupules religieux. « Je suis triste, dit-elle, de penser que tu ne crois pas à mon Dieu, et j'ai peur de faire un pas, comme si j'étais dans l'obscurité. » (28 juin 1902).

Le poète cependant travaille ferme, dans son « trou de Bouillon ». Il veut regagner le temps perdu en pérégrina-

ment son mariage. Mais qu'importe ? Sa *Chanson d'Eve* avant tout. Tout ce qui est humain, dit-il, lui est par trop étranger. Au prix de ses rêves tout lui paraît d'une existence si contestable et si falote ! (10 décembre 1901).

Vers la même époque le poète m'écrit qu'il lit *Don Quichotte* et qu'il travaille « aux *Aventures du prince de Cynthie*, spécialement au chapitre de son mariage lunaire et mystique ». (20 février 1902).

Au début de 1902, van Lerberghe fait un court séjour à Paris, où il retrouve les dames ***, et bientôt ces dames viennent s'établir pour quelques mois à Bruxelles. « Miss B. est toujours adorable, m'écrit-il, surtout depuis qu'elle porte des bandeaux, les cheveux dans le cou et s'est faite, pour me plaire, le baby de mes rêves... Il est bien possible, ajoute-t-il, que nous soyons réellement fiancés. » Et ce serait une affaire faite, si le père de la jeune fille, homme positif, n'y mettait opposition. Le poète fait lire à la jeune fille des romans français, entre autres *Graziella*, « qu'elle arrose de ses larmes ». « Elle parle, dit-il, un joli français sauvage, que je lui ai appris. »

Ces jours délicieux s'écoulaient cependant... C'est une lettre émouvante que celle où le poète raconte le départ des dames ***. Émouvante comme un sanglot, et, avec cela, singulièrement virile d'accent. Sans doute, il souffre plus qu'il n'a jamais souffert, et cependant il se réjouit presque de cette souffrance, parce qu'il est enfin sorti de ses rêves, parce qu'il a vécu. *Il a vécu* ! On songe à d'autres poètes qui l'ont connue et chantée, cette joie héroïque... Mais comme ces mots, *avoir vécu*, ont, cette fois, une signification plus profonde ! Nul poète ne fut plus purement poète que celui-ci, ne se tint plus à l'écart de la vie, perdu dans ses rêves. Était-ce un titre de

gloire ? Il n'en était nullement certain. Il semble que le jour où il lui fut donné de souffrir d'amour comme le commun des hommes, il se sentit plus normal, plus *humain*.

Pourtant le poète impose silence à l'amoureux. En juin 1902, van Lerberghe retourne à Bouillon et se réinstalle, avec un soupir de soulagement, dans sa petite chambre de la Ramonette, devant l'admirable paysage de la Semois, qui lui est cher comme un ami retrouvé. « Il ne donnerait pas son Bouillon pour Florence ». Il est las de courir le monde, il ne songe plus qu'à terminer sa *Chanson d'Eve*. C'est en vain qu'il reçoit d'Amérique des lettres pleines d'amour, c'est en vain que la bien-aimée lui écrit : « Mon père ne veut que ce que je désire. » Le poète s'est ressaisi ; et la jeune fille elle-même semble bientôt comprendre qu'on déflorerait un tel rêve en voulant le réaliser. Le sort leur a fait un don merveilleux. « Pourquoi désirer davantage, m'écrit-t-il, mettre ce bonheur en pratique, comme en coupe, dans le train-train quotidien de l'existence ?... Miss B., ajoute-t-il, est raisonnable et prudente. Pas plus que moi, elle ne désire l'impossible. » (28 juin 1902).

van Lerberghe cherche-t-il à se tromper ? Cette soudaine sagesse n'est-elle, une fois de plus, que de l'indécision ? Il semble, en tout cas, que l'indécision du poète fut ici l'expression d'un sûr instinct, qu'il eut raison de se borner, cette fois encore, en ce qui concerne l'amour, à une « entrevision ». Au reste, Miss B. une fois rentrée dans son milieu puritain, avait été prise de scrupules religieux. « Je suis triste, dit-elle, de penser que tu ne crois pas à mon Dieu, et j'ai peur de faire un pas, comme si j'étais dans l'obscurité. » (28 juin 1902).

Le poète cependant travaille ferme, dans son « trou de Bouillon ». Il veut regagner le temps perdu en pérégrina-

ment son mariage. Mais qu'importe ? Sa *Chanson d'Eve* avant tout. Tout ce qui est humain, dit-il, lui est par trop étranger. Au prix de ses rêves tout lui paraît d'une existence si contestable et si falote ! (10 décembre 1901).

Vers la même époque le poète m'écrit qu'il lit *Don Quichotte* et qu'il travaille « aux *Aventures du prince de Cynthie*, spécialement au chapitre de son mariage lunaire et mystique ». (20 février 1902).

Au début de 1902, van Lerberghe fait un court séjour à Paris, où il retrouve les dames ***, et bientôt ces dames viennent s'établir pour quelques mois à Bruxelles. « Miss B. est toujours adorable, m'écrit-il, surtout depuis qu'elle porte des bandeaux, les cheveux dans le cou et s'est faite, pour me plaire, le baby de mes rêves... Il est bien possible, ajoute-t-il, que nous soyons réellement fiancés. » Et ce serait une affaire faite, si le père de la jeune fille, homme positif, n'y mettait opposition. Le poète fait lire à la jeune fille des romans français, entre autres *Graziella*, « qu'elle arrose de ses larmes ». « Elle parle, dit-il, un joli français sauvage, que je lui ai appris. »

Ces jours délicieux s'écoulaient cependant... C'est une lettre émouvante que celle où le poète raconte le départ des dames ***. Émouvante comme un sanglot, et, avec cela, singulièrement virile d'accent. Sans doute, il souffre plus qu'il n'a jamais souffert, et cependant il se réjouit presque de cette souffrance, parce qu'il est enfin sorti de ses rêves, parce qu'il a vécu. *Il a vécu* ! On songe à d'autres poètes qui l'ont connue et chantée, cette joie héroïque... Mais comme ces mots, *avoir vécu*, ont, cette fois, une signification plus profonde ! Nul poète ne fut plus purement poète que celui-ci, ne se tint plus à l'écart de la vie, perdu dans ses rêves. Était-ce un titre de

Pendant qu'il travaille à des œuvres nouvelles, le judicieux Albert Mockel revoit le manuscrit de la *Chanson d'Eve*, qui paraît au début de 1904.

La liste des lectures qu'il fait à cette époque jette un certain jour sur ses « alchimies ». Peu de romans français y figurent : il a horreur de ces histoires mondaines dont le thème fondamental est l'adultère. Ce sont des romans de Wells, qu'il appelle « un grand frère lointain ». « Sa *Sea lady*, dit-il, semble être née dans mon esprit même ». Ce sont des contes ; il raffole de Grimm. C'est *Don Quichotte*, Rabelais, qu'il déclare adorer. Ce sont les *Mémoires* de Goëthe ; les *Mille et une nuits*, l'*Odysée* la *Bible* et les *Védas*, qu'il se propose d'étudier à fond. Ce sont aussi des ouvrages scientifiques : l'*Evolution de la matière*, de Gustave Le Bon, l'*Histoire de la création* de Haeckel...

Le 1^{er} décembre 1904 il m'annonce, sans trop d'émotion, le mariage prochain de Miss B. « Quant à ma chère Miss B. d'autrefois, c'est fini. Elle vient de se fiancer. Son fiancé belge ne parvenait pas à se décider. Quel irrésolu ! What an unpractical man he was ! »

Au début de 1905 il est à Paris, où il fait un séjour de six mois environ. Il y retrouve quelques écrivains ou artistes belges, qui lui font fête. C'est Maeterlinck, le grand ami d'enfance, Verhaeren, Demolder, Fontainas... c'est le sculpteur Devillez, déjà rencontré à Bouillon, le peintre Van Rysselberghe, gantois comme lui, à qui il voue une sympathie particulière...

Le poète ajoute quelques pages aux *Aventures du Prince de Cynthie* ; il commence une étude sur l'histoire de l'art, un catalogue des peintures du Louvre à l'instar des *Ciceroni* de

tions et en idylles. Son *Eve* va bien. Et il croit pouvoir faire, en ce qui concerne ce poème, une curieuse constatation ; à savoir que ses voyages, ses études, son amour même sont restés sans influence sur sa poésie. Il a pu étendre ses connaissances, développer son goût ; son âme de poète est restée la même. Elle est ce qu'il y a en lui de plus essentiel et de moins changeant. *Eve* sera telle qu'il l'a conçue trois ans auparavant.

Il continue à recevoir des lettres de Miss B. Et il remarque que le ton de ces lettres change peu à peu, que sa correspondante le traite maintenant avec un respect croissant, comme quelqu'un de considérable. Et l'irrésolu van Lerberghe fait à ce sujet une réflexion assez plaisante : « Je ressemble beaucoup aux bâtons flottants, même en ceci que, de loin, je gagne en prestige. »

Le 14 novembre 1903, il m'annonce que la *Chanson d'Eve* est achevée, qu'il remet son *Pan* sur le métier, travaille à ses contes « symbolo-humoro-philosophiques ». De plus en plus il s'enracine à Bouillon, dont il devient un des « types » en vue. Quand il passe, les gamins de rue se le montrent en chuchotant : « C'est le poète », ce qui remplit de confusion le bon van Lerberghe. « C'est ma bavarde hôtesse, dit-il, qui a ébruité le secret de mes alchimies. »

Outre le travail, d'aimables relations le retiennent maintenant dans la petite ville ardennaise. Je citerai l'excellent Monsieur Marthe, avec qui il va manger à Sedan, en partie fine, « des escargots arrosés de vin blanc » ; et surtout les familles Ozeray et Camion, qu'il fréquente assidûment et où il trouve un milieu lettré et cultivé. Qui sait si son cœur n'a pas parlé?... Un certain mystère flotte sur les dernières années de van Lerberghe.

Pendant qu'il travaille à des œuvres nouvelles, le judicieux Albert Mockel revoit le manuscrit de la *Chanson d'Eve*, qui paraît au début de 1904.

La liste des lectures qu'il fait à cette époque jette un certain jour sur ses « alchimies ». Peu de romans français y figurent : il a horreur de ces histoires mondaines dont le thème fondamental est l'adultère. Ce sont des romans de Wells, qu'il appelle « un grand frère lointain ». « Sa *Sea lady*, dit-il, semble être née dans mon esprit même ». Ce sont des contes ; il raffole de Grimm. C'est *Don Quichotte*, Rabelais, qu'il déclare adorer. Ce sont les *Mémoires* de Goëthe ; les *Mille et une nuits*, l'*Odysée* la *Bible* et les *Védas*, qu'il se propose d'étudier à fond. Ce sont aussi des ouvrages scientifiques : l'*Evolution de la matière*, de Gustave Le Bon, l'*Histoire de la création* de Haeckel...

Le 1^{er} décembre 1904 il m'annonce, sans trop d'émotion, le mariage prochain de Miss B. « Quant à ma chère Miss B. d'autrefois, c'est fini. Elle vient de se fiancer. Son fiancé belge ne parvenait pas à se décider. Quel irrésolu ! What an unpractical man he was ! »

Au début de 1905 il est à Paris, où il fait un séjour de six mois environ. Il y retrouve quelques écrivains ou artistes belges, qui lui font fête. C'est Maeterlinck, le grand ami d'enfance, Verhaeren, Demolder, Fontainas... c'est le sculpteur Devillez, déjà rencontré à Bouillon, le peintre Van Rysselberghe, gantois comme lui, à qui il voue une sympathie particulière...

Le poète ajoute quelques pages aux *Aventures du Prince de Cynthie* ; il commence une étude sur l'histoire de l'art, un catalogue des peintures du Louvre à l'instar des *Ciceroni* de

tions et en idylles. Son *Eve* va bien. Et il croit pouvoir faire, en ce qui concerne ce poème, une curieuse constatation ; à savoir que ses voyages, ses études, son amour même sont restés sans influence sur sa poésie. Il a pu étendre ses connaissances, développer son goût ; son âme de poète est restée la même. Elle est ce qu'il y a en lui de plus essentiel et de moins changeant. *Eve* sera telle qu'il l'a conçue trois ans auparavant.

Il continue à recevoir des lettres de Miss B. Et il remarque que le ton de ces lettres change peu à peu, que sa correspondante le traite maintenant avec un respect croissant, comme quelqu'un de considérable. Et l'irrésolu van Lerberghe fait à ce sujet une réflexion assez plaisante : « Je ressemble beaucoup aux bâtons flottants, même en ceci que, de loin, je gagne en prestige. »

Le 14 novembre 1903, il m'annonce que la *Chanson d'Eve* est achevée, qu'il remet son *Pan* sur le métier, travaille à ses contes « symbolo-humoro-philosophiques ». De plus en plus il s'enracine à Bouillon, dont il devient un des « types » en vue. Quand il passe, les gamins de rue se le montrent en chuchotant : « C'est le poète », ce qui remplit de confusion le bon van Lerberghe. « C'est ma bavarde hôtesse, dit-il, qui a ébruité le secret de mes alchimies. »

Outre le travail, d'aimables relations le retiennent maintenant dans la petite ville ardennaise. Je citerai l'excellent Monsieur Marthe, avec qui il va manger à Sedan, en partie fine, « des escargots arrosés de vin blanc » ; et surtout les familles Ozeray et Camion, qu'il fréquente assidûment et où il trouve un milieu lettré et cultivé. Qui sait si son cœur n'a pas parlé?... Un certain mystère flotte sur les dernières années de van Lerberghe.

âme délicate, van Lerberghe avait toujours été, en tant qu'artiste, singulièrement tranchant dans ses jugements. Ce qui ne répondait pas à son idéal de beauté éveillait en lui une véritable horreur. On se souvient du *Guide de l'iconoclaste à Bruxelles*. Le paradoxal état d'esprit manifesté par cette boutade semblait à présent être devenu normal chez lui. En outre son idéalisme et sa misanthropie ne paraissaient plus être de la « littérature ». Désormais, quand il disait : « Je ne crois qu'à mes rêves... Tout ce qui est humain m'est étranger », ou : « Rien de ce qui est lunaire ne m'est étranger », il avait moins que jamais l'air de plaisanter. Bien qu'il fût resté affectueux, il semblait parfois un peu lointain, comme s'il avait appartenu à un autre monde. Il lui arrivait d'énoncer de déconcertants paradoxes sur le ton le plus naturel, comme des vérités de sens commun... Je notais dans toute sa manière d'être quelque chose d'un peu inquiétant..

En septembre 1906, il se trouvait chez son ami Grégoire Le Roy, à Molenbeek-Saint-Jean, quand il fut frappé du mal qui devait l'emporter un an plus tard, le 26 octobre 1907.

Telle fut, en résumé, la vie du poète Charles van Lerberghe. Ai-je révélé des choses qui devaient rester secrètes ? Assurément, mon ami aurait protesté, sensible, timide et réservé comme il était, contre certaines divulgations. Mais il appartient à la postérité. Je l'ai traité comme avaient été traités avant lui un Keats, un Vigny, un Poe, un Shelley, ses illustres congénères. Il n'aurait lieu de s'en plaindre, il me semble, ni comme homme, ni comme poète. Les singularités et les faiblesses que j'ai pu dévoiler sont de celles qui rendent un homme plus intéressant et plus sympathique. Et je crois avoir signalé

Rich. Muther. Peut-être songe-t-il toujours à son *Guide du penseur au Jardin des Plantes*. Voici ce qu'il m'écrit le 7 mars 1905 : « Une petite nouvelle. A l'occasion de mon séjour à Paris, je viens de recevoir les *palmes d'académie* !!! Ce petit ruban violet est modestement, si pas honteusement, caché dans mon porte-monnaie, mais je le mets parfois un instant pour solliciter une carte ou me faire bien voir quelque part... Ces choses, qui sont un peu bébêtes... ne sont pourtant pas inutiles. C'est ainsi que j'ai mis pour la première fois mon ruban violet pour obtenir d'entrer chez les singes, au Jardin des Plantes, à une heure où le vulgaire n'y était plus admis. On fermait la porte au nez du poète darwiniste, on l'a rouverte devant l'officier d'académie... »

Il projetait d'aller chercher dans le Midi, sur les bords de la mer d'azur, « une autre Ramonette ». « Cependant, avouait-il, souvent je varie, étant femme plus qu'il ne conviendrait. Dieu sait où je serai au printemps prochain. » (22 mai 1905).

Le fait est qu'au printemps de 1906 il était, pour la troisième fois, à Bouillon. Cette petite ville, où il avait vécu des jours heureux et féconds, exerçait sur lui une attraction irrésistible. Cependant il ne réintégra que momentanément sa petite chambre de la Ramonette. Bientôt il était le pensionnaire des dames Oudart, excellentes personnes qui l'entourèrent des soins les plus délicats. Il en avait besoin. Sa santé, dont il se plaignait depuis quelque temps, s'altérait de plus en plus. Etant allé voir mon ami au début du mois d'août, je fus péniblement surpris des changements survenus en lui...

Tout ce qui, dès le début, l'avait distingué de ses semblables, s'était développé, semble-t-il, d'étrange façon. Son originalité confinait maintenant à la bizarrerie. Cœur tendre,

âme délicate, van Lerberghe avait toujours été, en tant qu'artiste, singulièrement tranchant dans ses jugements. Ce qui ne répondait pas à son idéal de beauté éveillait en lui une véritable horreur. On se souvient du *Guide de l'iconoclaste à Bruxelles*. Le paradoxal état d'esprit manifesté par cette boutade semblait à présent être devenu normal chez lui. En outre son idéalisme et sa misanthropie ne paraissaient plus être de la « littérature ». Désormais, quand il disait : « Je ne crois qu'à mes rêves... Tout ce qui est humain m'est étranger », ou : « Rien de ce qui est lunaire ne m'est étranger », il avait moins que jamais l'air de plaisanter. Bien qu'il fût resté affectueux, il semblait parfois un peu lointain, comme s'il avait appartenu à un autre monde. Il lui arrivait d'énoncer de déconcertants paradoxes sur le ton le plus naturel, comme des vérités de sens commun... Je notais dans toute sa manière d'être quelque chose d'un peu inquiétant..

En septembre 1906, il se trouvait chez son ami Grégoire Le Roy, à Molenbeek-Saint-Jean, quand il fut frappé du mal qui devait l'emporter un an plus tard, le 26 octobre 1907.

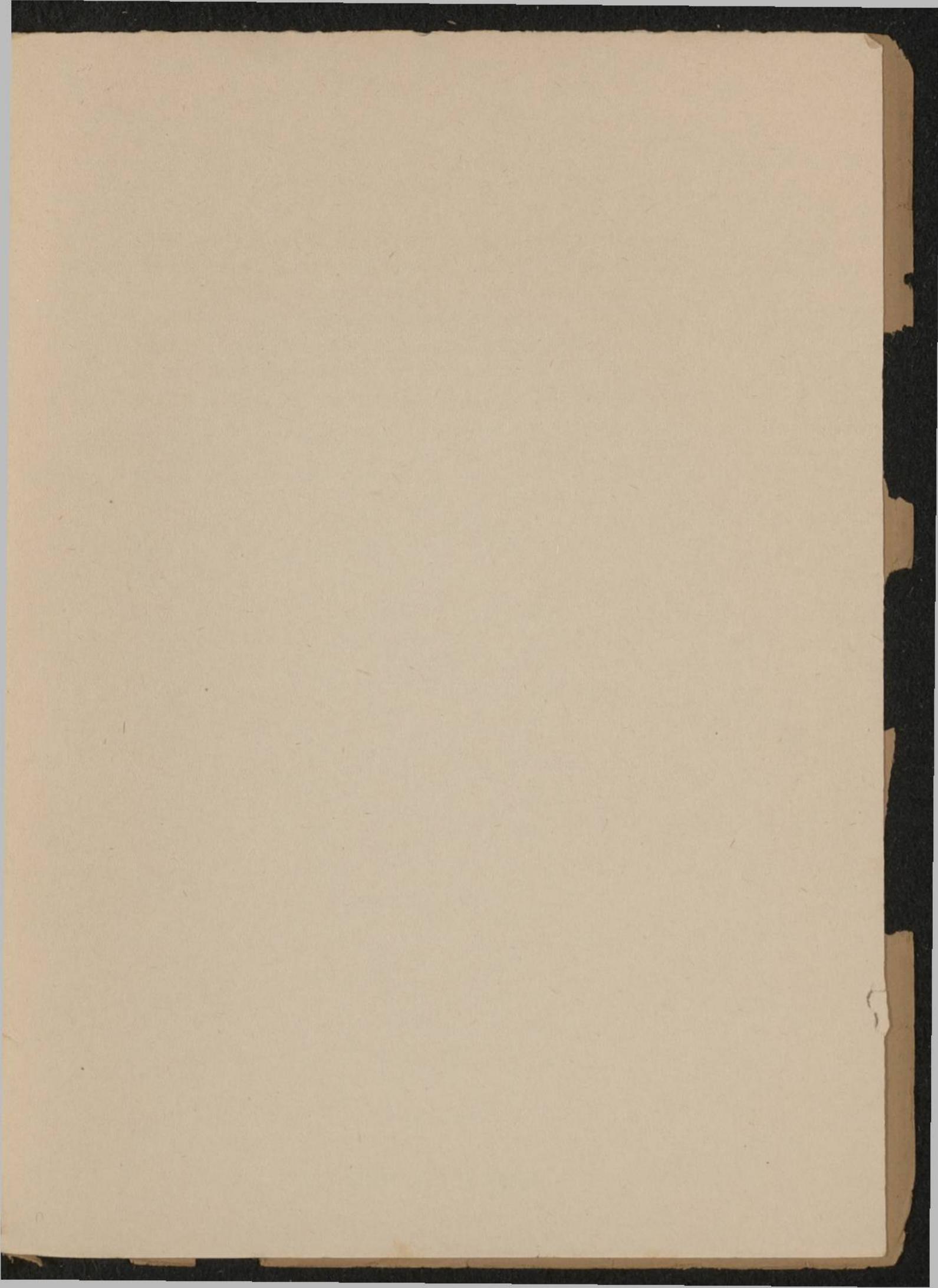
Telle fut, en résumé, la vie du poète Charles van Lerberghe. Ai-je révélé des choses qui devaient rester secrètes ? Assurément, mon ami aurait protesté, sensible, timide et réservé comme il était, contre certaines divulgations. Mais il appartient à la postérité. Je l'ai traité comme avaient été traités avant lui un Keats, un Vigny, un Poe, un Shelley, ses illustres congénères. Il n'aurait lieu de s'en plaindre, il me semble, ni comme homme, ni comme poète. Les singularités et les faiblesses que j'ai pu dévoiler sont de celles qui rendent un homme plus intéressant et plus sympathique. Et je crois avoir signalé

Rich. Muther. Peut-être songe-t-il toujours à son *Guide du penseur au Jardin des Plantes*. Voici ce qu'il m'écrit le 7 mars 1905 : « Une petite nouvelle. A l'occasion de mon séjour à Paris, je viens de recevoir les *palmes d'académie* !!! Ce petit ruban violet est modestement, si pas honteusement, caché dans mon porte-monnaie, mais je le mets parfois un instant pour solliciter une carte ou me faire bien voir quelque part... Ces choses, qui sont un peu bébêtes... ne sont pourtant pas inutiles. C'est ainsi que j'ai mis pour la première fois mon ruban violet pour obtenir d'entrer chez les singes, au Jardin des Plantes, à une heure où le vulgaire n'y était plus admis. On fermait la porte au nez du poète darwiniste, on l'a rouverte devant l'officier d'académie... »

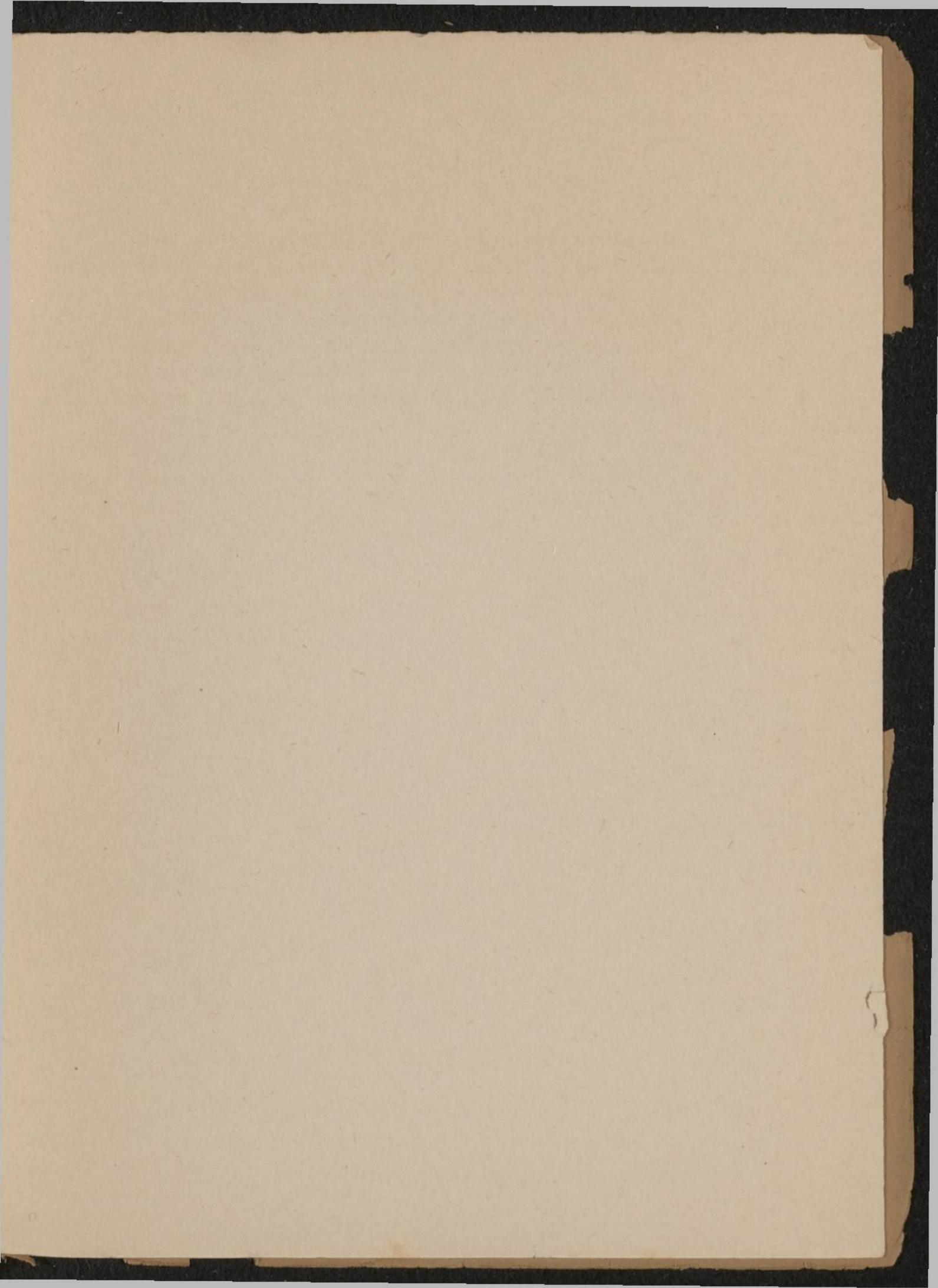
Il projetait d'aller chercher dans le Midi, sur les bords de la mer d'azur, « une autre Ramonette ». « Cependant, avouait-il, souvent je varie, étant femme plus qu'il ne conviendrait. Dieu sait où je serai au printemps prochain. » (22 mai 1905).

Le fait est qu'au printemps de 1906 il était, pour la troisième fois, à Bouillon. Cette petite ville, où il avait vécu des jours heureux et féconds, exerçait sur lui une attraction irrésistible. Cependant il ne réintégra que momentanément sa petite chambre de la Ramonette. Bientôt il était le pensionnaire des dames Oudart, excellentes personnes qui l'entourèrent des soins les plus délicats. Il en avait besoin. Sa santé, dont il se plaignait depuis quelque temps, s'altérait de plus en plus. Etant allé voir mon ami au début du mois d'août, je fus péniblement surpris des changements survenus en lui...

Tout ce qui, dès le début, l'avait distingué de ses semblables, s'était développé, semble-t-il, d'étrange façon. Son originalité confinait maintenant à la bizarrerie. Cœur tendre,



ou rappelé, en outre, des traits qui lui font honneur. Qui ne voit, d'autre part, que le récit de la vie de van Lerberghe est un utile commentaire de son œuvre, qu'il en explique parfois la genèse, qu'il en montre la profonde sincérité ? Il ne s'agit pas ici d'un monsieur bien doué, qui fait des vers « à ses moments perdus ». Toute la vie de l'homme, chez l'auteur d'*Entrevisions*, n'est qu'un long effort pour réaliser le rêve du poète.



ou rappelé, en outre, des traits qui lui font honneur. Qui ne voit, d'autre part, que le récit de la vie de van Lerberghe est un utile commentaire de son œuvre, qu'il en explique parfois la genèse, qu'il en montre la profonde sincérité ? Il ne s'agit pas ici d'un monsieur bien doué, qui fait des vers « à ses moments perdus ». Toute la vie de l'homme, chez l'auteur d'*Entrevisions*, n'est qu'un long effort pour réaliser le rêve du poète.



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

M. L.

A

1002